



Le livre ' Être Psychanalyste chrétien '
de Chantal Calatayud
Découvrez gratuitement ici la version numérique
téléchargeable !



Chantal Calatayud est Psychanalyste, Didacticienne analytique, Directrice de publication de Psychanalyse Magazine (www.psychanalysemagazine.com) et auteur de plusieurs ouvrages.

Il est habituel d'entendre parler de psychanalyse freudienne, de psychanalyse jungienne ou de psychanalyse lacanienne. La psychanalyse chrétienne est effectivement plus rare, bien que s'imposant actuellement comme une méthode qui concerne un grand nombre d'analysants croyants. La psychanalyse chrétienne a aussi sa méthodologie et fait partie aujourd'hui de la *psychanalyse intégrative*, ce registre qui utilise les concepts fondamentaux freudiens mais qui prend en compte également, dans son champ d'application, l'apport d'autres courants psychologiques.

Dans cet ouvrage didactique, Chantal Calatayud traduit très bien les différences méthodiques que génère une thérapie chrétienne. L'auteur explique clairement à qui ce type de cure s'adresse, aussi bien du côté du patient que de celui du thérapeute. Le livre « Être Psychanalyste chrétien » se lit, en outre, comme une histoire que chaque lecteur peut envisager à la façon d'un miroir réflexif et évolutif.

Bonne lecture...

Être Psychanalyste chrétien

Chantal Calatayud

Sommaire

Prologue

Chapitre I À qui s'adresse la psychanalyse chrétienne ?

Chapitre II Empathie, neutralité bienveillante et compassion

Chapitre III La foi et le transfert

Chapitre IV La méthode d'induction

Chapitre V Les blocages psychogénétiques : *le stade oral et le stade anal*

Chapitre VI Les confusions psychogénétiques : *le stade phallique*

Chapitre VII Les angoisses psychogénétiques : *le complexe d'Œdipe*

Chapitre VIII Les déplacements psychogénétiques : *la période de latence*

Chapitre IX Les compulsions psychogénétiques : *la réactivation œdipienne*

Chapitre X Les résistances psychogénétiques : *le déclin de l'Œdipe*

Chapitre XI Les évitements psychogénétiques

Chapitre XII La sublimation

Épilogue

Prologue

Il est habituel d'entendre parler de psychanalyse freudienne, de psychanalyse jungienne ou de psychanalyse lacanienne. La psychanalyse chrétienne est effectivement plus rare, bien que s'imposant actuellement comme une méthode qui concerne un grand nombre d'analysants croyants. La psychanalyse chrétienne a aussi sa méthodologie et fait partie aujourd'hui de la *psychanalyse intégrative*, cette discipline qui utilise les concepts fondamentaux freudiens mais qui prend en compte également, dans son champ d'applications, l'apport d'autres courants psychologiques. Si certains peuvent être étonnés, voire choqués, par l'émergence de cette technique, il ne faut pas oublier que Sigmund Freud – le fondateur de la psychanalyse – a reçu de son père Jacob une éducation religieuse (juive) quotidienne. Et ce, dès l'âge de sept ans. Rappelons dès lors que le terme *Freud* se traduit dans la langue allemande par *joie*. En mettant une majuscule à ce nom traduit, il devient aisé de franchir un pas vers la spiritualité et une forme d'espérance comme clin d'œil à une des vertus de la profession de psychanalyste... Revenons à Jacob Freud. Cet homme, inscrit dans la tradition judaïque, a choisi très tôt de transmettre à ses enfants une culture spirituelle juive pointue : la Bible était, selon lui, la médiation idéale. Ce père attentif avait même poussé son souci culturel jusqu'à se servir d'une édition hébreu-allemand... Ainsi et même si Freud a eu du mal – déjà enfant et plus tard adulte – à respecter les fêtes et les rites inhérents au judaïsme, y trouvant une soumission et un rapport hiérarchique qui le gênaient, il a mis en avant sa judéité chaque fois qu'il considérait que l'antisémitisme cherchait à s'infiltrer. Culture et culte appartiennent d'ailleurs au registre symbolique pour Jacques Lacan qui a repris l'idée d'une loi transgénérationnelle qui pose et impose ses limites à une humanité qui a l'art d'essayer de les transgresser tous azimuts ! On retrouve la trace du catholicisme dans le propre héritage familial de Lacan, sorte de religiosité psychorigide et bien-pensante, telle qu'on pouvait la rencontrer dans la moyenne bourgeoisie provinciale au début du XXème siècle. Rien d'étonnant à ce que ce grand psychanalyste se soit prénommé Jacques-Marie. Deux ans après sa naissance, une petite Madeleine vient au monde, en 1903 précisément. Il y aura aussi la naissance de Raymond qui n'a pas vécu longtemps, puis Marc-François qui voit le jour en 1908. En 1929, celui-ci opte pour la religion, au grand bonheur de sa mère Emilie (née Baudry), femme extrêmement pieuse. Il sera moine dans l'ordre des bénédictins. Lacan l'adore, c'est réciproque et même s'il laisse de côté le catholicisme dans lequel il baigne dès les premières heures de sa vie, une identification à ce milieu familial pieux le conduira, quelques décennies plus tard, à véhiculer le concept du « Nom-du-Père » qu'il s'appliquera aussi à faire entendre d'une autre façon discursive : « le non-dupe-erre » ou encore « les non-dupes-errent »... Dans ce concept, il décline à sa manière et avec talent l'interdit de l'inceste développé par Freud mais en lui liant au préalable un premier « non » du père en tant que l'enfant ne peut s'inscrire convenablement dans la filiation, être à sa place et y rester, que dans la mesure – entre autres – où il aura intégré qu'avant lui, il y avait son géniteur. Impensable d'envisager alors que la propre imprégnation religieuse de Jacques Lacan n'ait pas participé à cette occurrence car si pour Freud « au commencement était le ça », ce principe de vie/plaisir qui nous a permis de nous incarner en quelque sorte, pour Lacan « au commencement était le Père », Dieu finalement. À son corps défendant ? Le lien est facile à établir maintenant avec Carl Gustav Jung. Ce futur médecin-psychiatre, psychologue analytique, voit le jour le 26 juillet 1875 en Suisse. Son père est pasteur luthérien. Le jeune Jung se passionne très précocement pour la théologie et se passionnera à l'identique toute sa vie pour ce qu'il a appelé la *psychologie des profondeurs*. Sa famille compte de brillants médecins, particularité qui lui permettra de toujours garder un solide point d'ancrage. Il l'affirme lui-même. L'introspection et l'intuition sont indissociables de son parcours existentiel et professionnel. Il aime ainsi expliquer qu'il sent systématiquement deux personnalités vibrer en lui. Il les appelle « personnalité n° 1 » et « personnalité n° 2 ». En outre, pour lui, l'âme-esprit se révèle indissociable du corps, lien subtil qui unit deux formes complémentaires. Il faut dire que Jung a toujours été à bonne école – lui aussi – puisque sa mère est une passionnée d'ésotérisme et le paranormal occupe les pensées de cet éminent chercheur. Le thème de sa thèse de médecine est le... spiritisme ! Ceci dit, le jeune Carl

Gustav ne se laisse pas enfermer par le protestantisme, aimant parcourir des ouvrages traitant de la religion catholique qui se trouvent dans la bibliothèque familiale. C'est à quatre ans, de surcroît, qu'il apprend le latin ! Comme nous pouvons le constater par ce tour d'horizon rapide – sur lequel nous serons amenés à revenir dans les chapitres qui vont suivre –, être Psychanalyste chrétien ne relève pas du tout de l'utopie et abrite même un sens qui aidera l'inconscient de tout analysant à (re)trouver l'équilibre. L'analysé accédant, de fait, à la paix et à la sérénité.

Chapitre I

À qui s'adresse la psychanalyse chrétienne ?

La psychanalyse freudienne conduit à accepter le fait que le hasard n'existe pas. Ce postulat génère l'acceptation – sans résignation névrotique – des obstacles de l'existence. Ainsi, le fait d'accepter les vraies limites de sa propre destinée permet d'économiser une énergie considérable. La libido récupérée se trouve alors potentiellement convertie et disponible pour des passages à l'acte qui n'en demeurent pas moins salvateurs pour soi et, *de facto*, pour quelques autres...

La psychanalyse chrétienne se situe certes dans la lignée de l'acceptation mais place Dieu comme Limite Bienfaitrice : reconnaître qu'*une chose n'est impure que pour celui qui la croit impure* libère de combats perdus d'avance. Effectivement, si un thérapeute chrétien reçoit en consultation un jeune patient qui a « laissé » une de ses jambes dans un accident de voiture, la méthode psychanalytique n'aura jamais les moyens de lui restituer ce membre. En revanche, la psychanalyse chrétienne oriente le travail de l'inconscient de manière à ce que cet analysant découvre non seulement les causes refoulées de cet accident mais aussi ce que génère de positif ce qui, objectivement, est pourtant un drame humain. Cet exemple donne déjà la dimension singulière de la méthode psychanalytique chrétienne. Autrement dit, l'analysant doit avoir, indépendamment de sa foi, une solide propension à accéder à la partie immergée de l'iceberg : *l'évidence des choses que l'on ne voit pas...* À ce sujet, il est d'ailleurs très curieux qu'à une époque où le monde virtuel de la haute technologie s'est emparé de la planète Terre tout entière, la notion d'abstraction, dès lors qu'elle est liée à la spiritualité, fasse encore facilement sourire ! Autre qualité que doit donc posséder fondamentalement le patient qui est suivi par un Psychanalyste chrétien : une confiance en soi inébranlable quant à cette démarche thérapeutique. Il rencontrera d'ailleurs sur sa route des « conseillers » qui lui feront part de leur inquiétude : *Es-tu sûr de ne pas fréquenter un gourou ?*, pourra-t-il s'entendre dire à plusieurs reprises et c'est ici qu'il devra se fier aux Écritures Saintes qui lui rappelleront de *se revêtir de toutes les armes de Dieu afin de pouvoir tenir ferme contre les ruses du diable*. La troisième qualité concerne le désir de partager et de transmettre. Or, il faut bien admettre – et ce n'est pas un jugement – que tout un chacun n'abrite pas fatalement l'envie et la capacité de communiquer les grâces qu'il reçoit et dont il est l'heureux bénéficiaire. Entendons par « grâces » ces opportunités qu'on ne s'explique pas et qui, pourtant, sont plus fréquentes qu'on veut bien se l'avouer. Les expériences positives, les enseignements quotidiens ne font pas toujours l'objet d'une joie à les raconter à un entourage en difficulté, tandis que ces témoignages pourraient sûrement aider ce même entourage. Reconnaissons donc que les êtres humains ne communient pas tous à l'identique. Toutefois, l'analysant chrétien s'inscrit dans une sorte de projet et de contrat implicite qui le lie à un devoir didactique spirituel qui découle – sans exception – du parcours psychologique initié par son Psychanalyste chrétien. Il y a une grande différence d'approche dans ce raisonnement comparé à la méthode freudienne qui insiste sur un travail de centration qui ne se partage avec personne ! Cette caractéristique précise ne constitue d'ailleurs pas une limite péjorative mais s'impose comme une spécificité facilement vérifiable. Quel est l'analysant qui n'a pas cherché à partager une interprétation de son psychanalyste avec un membre de sa famille ou un ami ? En règle générale, il ne recommencera pas car la réponse qui lui est assénée est souvent déconcertante, du type : *Pourquoi as-tu besoin d'aller chez un psy pour entendre une telle évidence ?* Ce genre de propos ayant l'art de faire redoubler le mauvais doute, l'analysant s'abstiendra désormais de tout commentaire sur sa cure analytique ! Son entourage le verra changer sans en comprendre les raisons, ce qui n'est pas un problème en soi dans la mesure où le patient aura de moins en moins besoin d'un miroir pour fortifier sa démarche analytique. Par contre, l'analysant chrétien ressent en lui – depuis toujours – la nécessité d'aider en paroles et en actes l'interlocuteur qu'il sait démuné face à aux aléas de la

vie. Et depuis son plus jeune âge, il a ainsi œuvré quand une main n'avait même plus la force de se tendre, sachant qu'*il en est au-dedans comme au-dehors* : s'aider, c'est aussi aider...

En résumé, la psychanalyse chrétienne convient aux patients qui croient aux situations libératrices non encore réalisées, qui sont solides devant ceux qui cherchent à les déstabiliser, les décourager et, enfin, dont le sens de leur existence passe par un altruisme objectif indéniable.

Chapitre II

Empathie, neutralité bienveillante et compassion

Il est de bon ton aujourd'hui d'être en « empathie »... Autrement dit, de se mettre à la place de celle ou de celui qui souffre. Reconnaissons que nous ne sommes pas loin de la prétention lorsque l'idée – même si elle est noble dans son fondement – se veut une évidence assénée tous azimuts. L'être humain, particulièrement narcissique au démarrage de sa vie, ne possède d'ailleurs aucun réflexe empathique spontané ! La psychanalyse a du reste sa part de responsabilité quant à l'appropriation de la caractéristique empathique n'ayant pas toujours été très à l'aise avec l'héritage théorique et pratique de Freud qui demande aux psychanalystes de rester en *neutralité bienveillante*, face à leurs patients, durant les séances. À analyser cette expression du vocabulaire psychanalytique, on constate en outre une sorte d'antinomie : la neutralité ne signifie rien d'autre que de ne pas se laisser affecter pour ne pas s'impliquer de façon projective dans un scénario quel qu'il soit, à l'inverse de la bienveillance qui traduit une propension affective à désirer le bonheur d'autrui. C'est ainsi que, progressivement, les psychanalystes ont introduit le concept d'empathie mais en le coupant de son sens premier : ni sympathie, ni antipathie pour le patient. Cette modification du nom commun s'est étendue surtout dans la deuxième moitié du XXème siècle. Puis, l'arrivée massive – en France – des courants psychothérapeutiques canadiens, usant largement du terme *empathie*, a entraîné peu à peu l'abandon de ce mot par les mouvements psychanalytiques qui rappellent, à nouveau, la nécessité de la *neutralité bienveillante*. Face à cette interrogation langagière, la « Lecture de la deuxième lettre de Saint Paul Apôtre aux Corinthiens » permet toutefois de réconcilier les défenseurs d'une empathie qu'ils disent facilement intégrable et « maniable » avec les gardiens d'une nécessaire prévention quant aux dérives qui peuvent aboutir à une position dominante lorsqu'il s'agit de vouloir aider un sujet en détresse : *Frères, pour authentifier notre mission, nous n'avons pas besoin, comme certaines personnes, d'un document écrit qu'il faudrait vous présenter ou vous demander. C'est vous-même qui êtes ce document écrit dans nos cœurs et que tous les Hommes peuvent lire et connaître. De toute évidence, vous êtes ce document venant du Christ, confié à notre ministère, écrit non pas avec de l'encre mais avec l'esprit du Dieu vivant, non pas, comme la Loi, sur des tables de pierre, mais dans les cœurs de chair. Et si nous avons tant d'assurance devant Dieu, grâce au Christ, ce n'est pas à cause d'une capacité personnelle dont nous pourrions nous attribuer le mérite. Notre capacité vient de Dieu : c'est Lui qui nous a rendus capables d'être les ministres d'une alliance nouvelle, une alliance qui n'est pas celle de la lettre de la Loi mais celle de l'Esprit du Dieu vivant car la lettre tue mais l'Esprit donne la vie...*

La remarque d'un rapport dominant/dominé s'applique également au registre de la compassion. Venant du latin *cum patior* signifiant *je souffre avec*, et du grec *sym patheia* se traduisant par *sympathie*, cette capacité à compatir va jusqu'à introduire l'idée d'une possibilité à éprouver le désarroi du malheureux, au point même de vouloir quasiment l'en délivrer... Nous assistons encore ici au regard de celui qui, heureux, pourrait développer quelques velléités (voire plus !) de mépris. D'ailleurs, *pitié* et *apitoiement* sont des signifiés aujourd'hui négatifs mais dont l'origine est *compassion*, ou encore *miséricorde*, *commisération*. S'il n'est pas question de balayer la notion de solidarité humaine, il faut toutefois réaliser qu'avant de se targuer ou de s'auréoler de quelque « complexe du sauveur », il est conseillé de travailler sur la nature de l'aide que l'on désire apporter à moins chanceux que soi. Un miroir offre la possibilité de prendre conscience de l'intérêt d'une telle autoanalyse. Tout le monde a été confronté plusieurs fois au spectacle douloureux d'un clochard demandant l'aumône. Accéder à sa demande peut nous décontenancer, ne serait-ce que lorsqu'on choisit de lui donner de la nourriture plutôt que de l'argent... Les réactions agressives peuvent être immédiates ! Évidemment, le « donneur » pense légitimement – dans ce cas – que la personne en difficulté a faim, tandis que ce SDF « ressent » à cet instant le besoin irréductible de boire... Qu'en est-il dans cet exemple de l'idéal de la compassion ?

Il s'agit ici d'un transfert, c'est-à-dire de la rencontre de deux individus dont on pourrait penser qu'ils s'inscrivent dans un schéma de complémentarité. Le clochard vient de mettre en échec le geste altruiste du bienfaiteur ou de la bienfaitrice qui, le plus souvent, passe son chemin désabusé(e) ou... en colère. La lecture du livre des Nombres contient pourtant de quoi décolérer : *Au cours de sa marche à travers le désert, le peuple d'Israël, à bout de courage, récrimina contre Dieu et contre Moïse : « Pourquoi nous avoir fait monter d'Égypte ? Était-ce pour nous faire mourir dans le désert où il n'y a ni pain ni eau ? Nous sommes dégoûtés de cette nourriture misérable ! ».* Alors le Seigneur envoya contre le peuple des serpents à la morsure brûlante et beaucoup moururent dans le peuple d'Israël. Le peuple vint vers Moïse et lui dit : « Nous avons péché en récriminant contre le Seigneur et contre toi. Intercède auprès du Seigneur pour qu'il éloigne de nous les serpents. ». Moïse intercèda pour le peuple et le Seigneur dit à Moïse : « Fais-toi un serpent et dresse-le au sommet d'un mât : tous ceux qui auront été mordus, qu'ils le regardent, et ils vivront ! ». Moïse fit un serpent de bronze et le dressa au sommet d'un mât. Quand un homme était mordu par un serpent et qu'il regardait le serpent de bronze, il conservait la vie... D'un point de vue de la psychanalyse – et de la psychanalyse chrétienne en particulier –, il est aisé de constater que ce que nous croyons être un échec peut s'envisager aussi comme une graine semée et qui produira, *in fine*, ce qu'elle a à produire. À condition malgré tout de ne rien attendre de concret, de formaté, de ce projet car si *les voies du Seigneur sont impénétrables*, n'oublions pas non plus la parole du Christ qui prévient que *nul n'est prophète en son pays*. Mais qu'est-ce alors que la « vraie » compassion ?

S'il n'est pas envisageable – encore une fois – d'opter pour la complaisance ou la condescendance, il n'est pas davantage envisageable de perdre ses propres repères dans la relation d'aide ou de se lamenter avec la personne qui traverse une période de turbulences. Certes, la psychologie demande des passages à l'acte objectifs et efficaces quand elle adhère à la vertu que peut représenter la compassion mais la psychanalyse chrétienne peut y associer le pardon. Maryse l'exprime très bien dans une séance de psychanalyse : *Ma fille Laura, âgée aujourd'hui de 22 ans, s'est littéralement « noyée » progressivement. Bonne élève, elle a quitté le lycée en seconde, brutalement. Elle fréquentait alors une bande de copains et de copines peu recommandables. Ils fumaient le joint et buvaient beaucoup de bière. Elle n'a pas vraiment changé de « look » mais a pris peu à peu le chemin destructeur de sa bande. J'ai d'abord cherché, en vain, pendant des mois, où j'avais pu pécher. Ayant perdu ma mère à un an, j'ai commencé à imaginer que j'étais une mauvaise mère. Mais, à force de retourner le problème dans ma tête, j'en suis arrivée à la conclusion que ma fille avait été une enfant gâtée, malgré des erreurs et des maladresses liées à mon inexpérience maternelle. Laura dérivant de plus en plus, j'en ai parlé au prêtre de ma paroisse qui m'a dit de lui pardonner ses conduites dévastatrices et grossières vis-à-vis de son père et de moi-même. Des mois de prières et de pardon ne me donnaient pas la joie de voir cette situation catastrophique s'améliorer. J'ai repris les premières années de l'existence de ma fille et j'ai retrouvé des souvenirs sans intérêt en apparence. Toute petite, elle avait été opérée des végétations et, bien entendu, anesthésiée. À la sortie de la salle de réveil, je n'ai pas reconnu mon enfant : elle sautait sur le lit d'un petit garçon fraîchement opéré lui aussi. Je n'arrivais pas à la calmer... J'ai retrouvé alors le souvenir de l'ORL : pas aimable, une salle d'attente toujours pleine à craquer, aucun dialogue possible avec lui... Ce médecin avait posé son diagnostic de façon lapidaire à la suite de rhumes récurrents chez Laura. Le jour de l'intervention, l'équipe médicale semblait pressée. Je désirais accompagner ma fille jusqu'à la porte du bloc opératoire. Cette demande m'a été refusée vertement... J'ai pu ensuite, par la réflexion, retrouver le fil de la jeune existence de ma fille qui, bien que très bonne élève en primaire, posait systématiquement problème en matière de discipline. J'ai compris à ce moment-là qu'il fallait qu'en pensées, je lui demande pardon de ne pas avoir trouvé la force, à l'époque, de dire « non » à cet ORL inhumain. C'était à moi, sa mère, effectivement, de m'opposer à cet homme que seul l'argent – par la multiplication des actes médicaux – intéressait. Je l'ai su dès que je l'ai vu, trop rapide dans son diagnostic qu'il ne m'a pas expliqué. J'étais donc fautive. Trois fois par jour, j'ai demandé pardon à Laura pour mon incapacité à avoir su la protéger. Je peux assurer qu'au bout de quelques mois, ma fille a fait quelques progrès mais – vous vous en doutez – je n'y croyais pas... Jusqu'au jour où elle a décidé de ne plus s'identifier à ses copains. Si au tout début, elle gardait un lien apparent avec eux, le soir elle refusait de les voir... Au bout d'un certain temps, ce sont eux qui n'ont plus voulu la voir...*

Tout contact s'est arrêté. Si Laura n'a pas envie de reprendre ses études, elle a rencontré un jeune agriculteur, sobre et équilibré, il y a deux ans. Elle l'aide dans sa profession et ils envisagent de se marier. Le pardon en pensées, ça marche...

Tout à fait d'accord avec l'affirmation de Maryse ! *Le pardon en pensées, ça marche*, mais, à condition, comme elle l'induit elle-même très précisément dans la mesure où cette maman a repris des éléments enfouis en elle et qui la laissaient en culpabilité à son insu. Effectivement, tout comme pour l'empathie et la neutralité bienveillante, la compassion ne peut être entendue et efficace qu'à partir du moment où la personne qui choisit d'aider un interlocuteur doit s'auto-dépolluer avant d'envisager la moindre tentative de secours psychologique. Ainsi, en lien avec l'esprit de la célébration eucharistique et au titre de l'Alliance Nouvelle, pour le croyant, se remémorer ne consiste pas seulement à se souvenir des épisodes négatifs antérieurs de son existence, ce qui aboutirait malheureusement à se réapproprier à l'identique les mêmes erreurs sur fond de compulsions répétitives renforcées. Il s'agit essentiellement de revisiter ce qui s'est passé auparavant, en s'étayant sur ces événements, pour les comprendre, les analyser cette fois-ci positivement et assister à une transformation salvatrice liée à l'énergie divine : une récompense inestimable, inattendue, quasi miraculeuse, identifiable dans toute avancée humaine...

Chapitre III

La foi et le transfert

La psychanalyse chrétienne nécessite de bien saisir le rôle de la foi dans le transfert présent à chaque séance car, si le transfert reste permanent dans les relations humaines, si cet échange libidinal d'essence abstraite dirige paradoxalement – et en partie – la communication lors de toute rencontre analysant-psychanalyste, ce lien subtil, dans une cure chrétienne, modifie sensiblement le miroir. Explications.

La méthode freudienne utilise la parole comme médiation. Or, si le patient ne choisit pas par hasard, inconsciemment, celui qui deviendra par la suite « son » thérapeute, se confier à ce type de professionnel ne signifie en aucun cas que, fondamentalement, les idées de part et d'autre des parties soient identiques. Effectivement, qu'il s'agisse d'avis sur l'éducation, la politique, la famille, le mariage, la société, l'avis du professionnel du « divan » n'est ni apparent, ni manifeste. C'est le « jeu-je » transférentiel qui, par affects interposés, contribuera à déclencher l'imaginaire de l'analysant sur ce qu'il ressent de « l'objet » qui réagit (ou pas) à son monologue : le jargon psychanalytique parle alors des *projections* du consultant. Le mécanisme projectif est donc à entendre comme ce que celui-ci croit encore, à ce moment de la cure, appartenir à l'interlocuteur, c'est-à-dire – dans l'espace/temps d'une séance – au psychanalyste ! Cette illusion identitaire permet de faire avancer l'inconscient de l'analysant qui « passe », tour à tour, du transfert positif au transfert négatif. Pour illustrer cette particularité qui habite littéralement chaque rendez-vous psychanalytique, je pense à Igor qui avait livré que la personne qu'il trouvait la plus heureuse à son sens, c'était moi, son analyste ! Traduisons qu'à ce moment de son analyse, il se sentait heureux car son inconscient ne (lui) signalait rien de fixé douloureusement ou d'affecté sur cette zone du trajet libidinal qu'il re-parcourait par méthode et méthodologie spécifiques interposées. Toutefois le transfert dit positif connaît – bien entendu – son corollaire inversé, le transfert négatif : j'étais quinquagénaire à l'époque et Fiona, trentenaire, était une de mes analysantes. Elle démarre ce jour-là son entretien de la façon suivante : « En venant chez vous, j'ai eu très peur : une vieille de 50 ans m'a coupé la route, j'ai cru mourir... » ! À ce moment précis, l'objet-psychanalyste lui apparaissait donc hors d'usage, dangereux, alors que cette charmante analysante, toxicomane, mettait sa santé à mal depuis de nombreuses années, se « coupant » – de par sa pathologie – de sa famille et de ses potentialités. Ainsi, le transfert – positif ou négatif – exprime ce qui « passe », comme disait Jacques Lacan, ou ce qui ne « passe » pas... Schématiquement, une projection – représentée par le transfert (positif ou négatif) – est un sentiment (positif ou négatif) que l'on croit sien et que l'on attribue à un autre : dans la cure, cet autre est donc le psychanalyste qui revêt toutes les identités (positives ou négatives) refoulées dans le psychisme depuis le plus jeune âge. Ce principe élémentaire étant posé, rappelons la neutralité du psychanalyste qui se laisse déguiser, habiller, ou déshabiller d'ailleurs, inconsciemment, par le patient qui s'adresse à un personnage dont il ne sait quasiment rien. Soulignons encore que c'est précisément cette particularité qui facilite le transfert. En revanche, la psychanalyse chrétienne, si elle ne brouille pas les cartes, pas plus qu'elle n'embrouille les postulats freudiens, prend en compte un dénominateur commun avec le psychanalyste : la foi. Et là, pas question d'imaginer que le thérapeute a ou n'a pas la foi puisque cet élément est alors connu – c'est une évidence – de tout analysant qui consulte. Autrement formulé, la foi devient ainsi une sorte de complicité consentante qui, incomprise, pourrait laisser « croire » que le patient trouve systématiquement et *de facto* une validation de ses propos. Heureusement, il n'en est rien puisque la foi, dans ce contexte, n'est jamais qu'un langage articulé à une source encore mystérieuse mais comme l'est aussi le langage de l'analysant athée qui consulte – sans le savoir consciemment – un psychanalyste athée. Prenons un exemple :

- Jacqueline, croyante et pratiquante, est suivie par un Psychanalyste chrétien. Elle peut, si elle en a le désir, dire à son thérapeute que dimanche, après la messe, elle n'a pas aimé que le

prêtre lui rappelle – alors qu'elle s'inquiétait pour son mari qu'elle redoute comme porteur de la maladie d'Alzheimer (sans fondement médical) – que « Jésus est l'époux qui apporte la joie ». Cette patiente manifeste ici un transfert négatif. Le thérapeute peut tout à fait « passer » par ce passage de Marc 2 des Évangiles pour qu'elle soit renvoyée à elle-même. Plusieurs directions sont alors possibles, le support exégétique devenant un chemin ouvert sur la réflexion qui s'étaye sur cette invitation biblique en re-situant l'intervention du prêtre dans un contexte parlant :

> **Première induction possible :**

Jésus est en Galilée et demande à qui veut bien le suivre de se convertir et de croire en la Bonne Nouvelle. Quand il arrive dans la synagogue de Capharnaüm, il est violemment interpellé par « un homme tourmenté par un esprit mauvais » que l'on diagnostiquerait de nos jours de psychotique. Jésus réagit alors avec autorité en assénant à cet inconscient perturbé : « **Silence** ! Sors de cet homme », ce que fit l'esprit mauvais qui quitta le psychisme du malade.

→ *Le Psychanalyste chrétien peut choisir la notion d'acceptation (« Silence ») pour que Jacqueline constate sa réaction négative.*

> **Deuxième induction possible :**

Jésus continue sa marche après la synagogue. Il se rend alors chez Simon dont la belle-mère souffre d'une **fièvre** épouvantable qui la cloue au lit. Jésus prend la main de la malade et lui demande de se lever. La fièvre disparaît alors soudainement, lui permettant de retourner vaquer à ses occupations.

→ *Le Psychanalyste chrétien peut utiliser comme vecteur propositionnel destiné à Jacqueline de ne pas s'identifier à une maladie non encore décelée (pour la médecine, la fièvre étant un moyen corporel de se défendre d'une agression interne, comme une infection par exemple, et pour la psychanalyse, la manifestation symptomatique d'une lutte psychologique intériorisée).*

> **Troisième induction possible :**

En parcours, Jésus croise un lépreux qui, s'agenouillant devant lui, le supplie : « Si tu le veux, tu peux me **purifier** ». Ce que Jésus accepte en le touchant avec sa main. Purifié, la maladie quitte l'homme au même instant.

→ *Le Psychanalyste chrétien peut prendre deux axes inducteurs dans ce passage pour que Jacqueline se centre sur elle : la notion de désir (« Si tu le veux ») et de narcissisme au sens noble du terme, soit la pulsion de vie, l'amour de soi, la confiance en soi (« purifier »).*

> **Quatrième induction possible :**

Rentré à Capharnaüm, un **paralysé** est présenté à Jésus pour qu'il le guérisse. Jésus s'adresse au malade : « Mon fils, tes **péchés** sont **pardonnés** ».

→ Le Psychanalyste chrétien peut considérer la notion de paralysie psychique et de « fautes » culpabilisantes chez Jacqueline, considération qui peut ainsi l'inciter à examiner ce en quoi elle se vit responsable, coupable, d'une possible régression mentale de son mari. D'ailleurs, Jésus devine, au moment de la guérison du paralysé, que des scribes présents dans l'assemblée pensent que le Christ blasphème. Il leur dit : « Qu'est-ce qui est le plus facile ? De dire au paralysé *Tes péchés te sont pardonnés*, ou bien de dire *Lève-toi, prends ton brancard et marche* ? Eh bien, pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir de pardonner les péchés sur la terre, je te l'ordonne (dit-il au paralysé), lève-toi, prends ton brancard et **rentre chez toi** ».

→ *Le Psychanalyste chrétien peut suggérer à Jacqueline, grâce à cette médiation précise, qu'inconsciemment, à fabriquer un problème qui n'existe pas, elle n'avance plus, étant paralysée elle-même. Inutile donc pour elle de s'inventer de mauvaises raisons de culpabiliser qui n'auraient que pour effet funeste de la bloquer dans sa propre évolution : « lève-toi » (prendre de la hauteur, mettre de la distance par rapport au déclenchement de l'imaginaire), « rentre chez toi » (s'occuper de soi).*

> **Cinquième induction possible :**

Une fois Jésus attablé, des publicains et des pécheurs le rejoignent. Une question parvient jusqu'au Christ : « Pourquoi tes disciples ne jeûnent-ils pas ? ». Le Christ répond par une

question : « Les invités de la noce pourraient-ils donc jeûner pendant que l'Époux est avec eux ? ». Et d'ajouter : « Tant qu'ils ont l'Époux avec eux, ils ne peuvent pas jeûner. »...

→ *Le Psychanalyste chrétien contribue à véhiculer à Jacqueline l'idée que son mari étant là, a priori bien-portant, autant qu'elle vive et assume l'instant présent en toute sérénité, gardant ainsi une énergie précieuse que l'avenir pourra demander d'utiliser en cas de nécessité.*

Il est bien évident que le transfert ne requiert pas, dans la situation analytique, une exégèse religieuse. Le Psychanalyste chrétien, comme l'exige la méthode psychanalytique, « passe », outre des déplacements d'idées, des transpositions, des métaphores, du sens propre au sens figuré, et vice-versa, pour que l'inconscient de l'analysant commence à séparer « l'ivraie du bon grain », soit à quitter peu à peu le *faux self* au profit du *vrai self* : l'authenticité de l'Être. Ceci dit et pour en revenir à la différence transférentielle réelle entre une cure analytique classique et une cure analytique chrétienne, la reprise de l'histoire de Jacqueline si elle était confiée à un psychanalyste athée, par exemple, livrerait une dimension différente et essentielle : on pourrait donc imaginer maintenant que l'analysante raconte dans sa séance qu'elle a rencontré un ami auquel elle signale avoir noté à plusieurs reprises, chez son mari, des oublis, des pertes de mémoire et qu'elle commence à se demander si son conjoint ne souffre pas de la maladie d'Alzheimer. L'ami pourrait lui avoir répondu qu'elle devrait se renseigner pour savoir vers quel *service médical* diriger son époux. Jacqueline afficherait sa colère en consultation psychanalytique, expulsant ce récit de façon négative, à l'image de la réaction émotionnelle qu'elle aurait pu avoir lorsque le prêtre aurait pu lui répondre, face à son inquiétude, « Jésus est l'époux qui apporte la joie ». Mais là s'arrête la comparaison car le transfert, encore une fois, ne fonctionne pas à l'identique lorsqu'il concerne deux sujets croyants, en l'occurrence l'analysant et le Psychanalyste chrétien, et – pour exemple toujours – un analysant athée et un psychanalyste athée (ou d'ailleurs, un analysant athée et un psychanalyste croyant qui, comme nous l'avons vu précédemment, reste en « neutralité bienveillante »). Insistons sur le fait que l'analysant athée est plus sensible à la matière, à l'aspect concret d'une situation quelle qu'elle soit, et le patient chrétien possède une propension véritable à être à l'aise avec l'abstraction. Première raison à cette singularité : habitué à prier, il s'adresse quotidiennement à Dieu dont il est impossible de se faire une représentation. Deuxième raison : les liens qu'il établit en tant que résultat de ses prières s'étaient tout autant sur de l'abstraction. La foi se veut donc à elle seule transfert qui s'impose, en psychanalyse chrétienne, comme un état quasi naturel et, contrairement à ce que l'on pourrait penser, pas surnaturel ! À l'inverse, si Jacqueline n'est pas une analysante croyante, le transfert s'inscrira plus facilement comme une communication avec un interlocuteur tangible, malgré ce qui a déjà été dit, c'est-à-dire le fait que le thérapeute revête des identités fantasmatiques qui viennent du psychisme du consultant. Ainsi, si nous reprenons maintenant l'exemple de Jacqueline athée, son histoire va être entendue par le psychanalyste non plus au niveau de la foi, mais par le prisme du symbolique. Dans l'exercice analytique, le symbolique se conçoit comme une espèce de code commun à l'humanité que le plus grand nombre peut identifier. Pour exemple, la Tour Eiffel est un symbole phallique qui renvoie à la ville de Paris. Dans le cas de Jacqueline, coupée donc de la plus petite dimension de foi, lorsqu'elle arrive en transfert négatif à sa séance analytique, l'écoute discursive pourrait permettre de renvoyer le transfert sur *Sainte-Anne*, en partant du « service médical » qui fait lien avec la psychiatrie (l'hôpital Sainte-Anne à Paris étant spécialisé notamment en neurologie, symbolique englobant également la Sainte du même nom, une sainte se mettant aussi au « service de... »). Il est donc plus que nécessaire de distinguer la foi du symbolique dès lors qu'on choisit de devenir Psychanalyste chrétien. Comme décliné par les extraits de l'Évangile de Marc 2 que nous avons étudiés auparavant, on constate que la foi déclenche une réaction inconsciente réflexive tandis que le symbolique déclenche une réaction inconsciente interrogative :

- la réaction inconsciente réflexive suggère d'emprunter un chemin libidinal qui a déjà été expérimenté par le Christ et cet étayage spécifique devient apaisant, voire sécurisant, pour le croyant.

- la réaction inconsciente interrogative encourage l'inconscient à emprunter un autre chemin libidinal que celui qu'il a déjà emprunté jusqu'ici : même si la règle fondamentale

transférentielle associe la notion d'étayage, on comprend aisément que l'analysant athée décide, de principe, dans sa cure, de se faire confiance.

Dans ces deux méthodes, ne voyons cependant pas la plus petite notion de choix cornélien : chacune concerne un profil structural qui définit très précisément la méthode en adéquation avec le fait d'être soit à l'aise avec une dimension plus existentielle (la psychanalyse freudienne) ou avec une dimension plus sensorielle (la psychanalyse chrétienne) : *Tel un homme pense en son cœur, tel il est...*

Chapitre IV

La méthode d'induction

On doit à Carl Gustav Jung la méthode d'induction : au début de chaque séance psychanalytique, le thérapeute prononce un mot (inducteur). Ce terme correspond au moment psychogénétique traversé par l'inconscient de l'analysant au fur et à mesure de son travail individuel. Ceci dit, l'inducteur en adéquation avec la structure psychologique – revisitée par le psychisme sous l'effet de la guidance thérapeutique – n'est pas introduit à n'importe quel moment. Il faut que l'inconscient du patient puisse l'accueillir, ce qu'il signifiera au psychanalyste par un apport langagier transférentiel positif à un moment de sa consultation. À ce stade, cette induction va donc être introjectée par le psychisme qui libèrera alors un propos verbal correspondant *stricto sensu* à l'espace libidinal en voie d'investigation. Il est intéressant de souligner que Sigmund Freud a validé la méthode inductrice en spécifiant que « la réaction au mot inducteur ne peut être un produit du hasard mais est forcément déterminée chez celui qui réagit par un contenu préexistant de représentations ». La méthode psychanalytique chrétienne peut ainsi utiliser cette particularité jungienne pour le plus grand bien des analysants. Notons d'ailleurs que le psychologue analytique avait recours à un éventail très large de médiations inductrices. Outre le vocabulaire et des bribes de rêves, il pouvait se servir de nombres, de chiffres, de cartes à jouer, de mandalas ou encore de photographies, d'œuvres d'art etc. En ce qui concerne plus précisément les Écritures Saintes, celles-ci peuvent s'inscrire efficacement, de leur côté, dans le cadre d'une thérapie chrétienne. Certes – et nous l'avons déjà abordé –, le « terreau » attentif du croyant ne peut qu'y être favorable mais, surtout, la Parole biblique reste en résonance avec le principe même des grandes traditions orales : *Allez par le monde entier proclamer la Bonne Nouvelle*. À ce sujet, si l'inconscient nous joue bien souvent de vilains tours dont nous nous passerions, n'oublions pas qu'il abrite également de quoi être optimiste et heureux. Une attente que le croyant espère, confiant, en s'appuyant sur l'écho, par exemple, de la lecture de la lettre aux Hébreux : « Frères, n'oubliez pas cette **parole** de réconfort qui vous est adressée comme à des fils : *Mon fils, ne néglige pas les leçons du Seigneur, ne te décourage pas quand il te fait des reproches. Quand le Seigneur aime quelqu'un, il lui donne des leçons. Il corrige tous ceux qu'il reconnaît comme ses fils*. Et quel est le fils auquel son père ne donne pas des leçons ? Quand on vient de recevoir une leçon, on ne se sent pas joyeux mais plutôt triste. Par contre, quand on s'est repris grâce à la leçon, plus tard on trouve la paix et on devient juste ». La méthode d'induction s'allie effectivement avec ce sens singulier de la « reprise en main » des vagabondages inconscients qui ont la fâcheuse habitude de nous laisser envisager que seuls maîtres à bord, nous n'avons pas besoin d'obstacles, de retards, d'échecs, pour avancer. Or, l'ensemble de l'humanité a nécessité de franchir des monts pour – plus fréquemment qu'on ne l'imagine – participer à soulever quelques montagnes... La méthode d'induction a *in fine* pour vocation de dépasser ce qui nous gêne et nous perturbe pour aller voir ce qui se cache derrière l'angoisse.

- Claudine a fait le choix de ne pas divorcer malgré les infidélités récurrentes et affichées de son mari. Elle est chrétienne pratiquante, lui athée et... très riche ! Cette analysante, issue d'un milieu très modeste et n'ayant pas fait d'études, n'est pas dupe des raisons qui lui font supporter les trahisons conjugales mais pas question pour elle de quitter celui qu'elle nomme péjorativement sa « valeur sûre » ! Son Psychanalyste chrétien a mis à plusieurs reprises l'accent sur des risques somatiques graves que l'inconscient signalait, en lien avec ce qu'elle supportait pour des raisons donc purement matérielles (et non religieuses). Claudine pouvait même préciser qu'elle n'aimait plus son mari... Devant la résistance de son analysante, le thérapeute décide de lancer comme induction un passage de l'Évangile de Jésus Christ selon Saint Luc : « Éloignez-vous de moi, vous tous qui faites le mal »... Claudine, raconte son Psychanalyste chrétien, réagit de la façon suivante :
– *Si je comprends bien, c'est moi la fautive et mon mari est un saint...*

Le thérapeute interrompt la séance sur l'ambivalence langagière « saint » en l'interprétant après avoir établi un lien avec le « sein », d'autant qu'il avait remarqué que depuis quelque temps, Claudine portait souvent sa main droite sur son sein gauche, tel un *acting out*, et sans s'en rendre compte. L'analysante abrégait en confiant à son thérapeute qu'elle ne savait pas pourquoi mais elle remettait depuis trois ans la mammographie que lui avait prescrite son gynécologue qui avait senti « quelque chose » à la palpation. La jeune femme a finalement fait faire son examen radiologique qui, malheureusement, a entraîné un protocole médical poussé en raison d'un diagnostic avéré de cancer du sein. Cet exemple, outre son caractère difficile, met en exergue l'intérêt de la méthode d'induction mise en pratique en psychanalyse chrétienne. Souvenons-nous que Sigmund Freud a validé ce procédé en ne prononçant pas n'importe quels termes, on s'en doute : « La réaction au mot inducteur ne peut pas être un produit du hasard mais est forcément déterminée chez celui qui réagit par un contenu préexistant de représentations ». *Un contenu préexistant de représentations ?* Entendons par-là que, pour Freud, sommeille en nous de quoi *sourire* ou *souffrir*, de quoi être *bien-heureux* ou *mal-heureux*. Toute phrase inductrice a d'ailleurs le pouvoir de rendre *manifeste* le contenu *latent*. Résumons le cas de Claudine :

- Une enfance modeste, avec un besoin de sécurité important
- Un mari volage mais nanti...

Qu'a fait l'inconscient de cette analysante par angoisse de manque ? Il a transformé l'époux irrespectueux, le « traître », en « saint », pour que la situation insupportable devienne acceptable. Claudine n'a-t-elle pas dit dans une de ses séances : *mon mari est un saint...* Autrement formulé par fantasme interposé : un *sein nourricier* ou encore un « saint » *nourricier, pourvoyeur...*

Ici, il est aisé de constater que la réception par l'inconscient du passage de l'Évangile de Jésus Christ selon Saint Luc a subi quelques modifications au niveau du refoulement psychique : « Éloignez-vous de moi, vous tous qui faites le **mal** » s'est changé en : « La partie est perdue, mon mari va me laisser (« Éloignez-vous de moi »), « vous qui faites le *mâle* ». Dans ce couple, chacun des membres campant à sa façon sur une position dominante phallique :

> le mari : « Non », *je n'arrêterai pas mes trahisons puisque je sais que toi, ma femme, tu restes mariée par intérêt...*

> l'épouse : « Non », *je ne te quitterai pas puisque tu es « ma valeur sûre »...*

Ce genre de « contrat » implicite, tout autant qu'explicite finalement, perturbe l'inconscient à la longue, *a fortiori* s'il s'agit de personnes qui ont un engagement spirituel. Ainsi, le fait que le psychisme ait été confronté à l'évidence inductrice d'un passage de l'Évangile de Jésus Christ selon Saint Luc a permis à Claudine de se défaire de sa confusion – sur fond de *formations de compromis* – tout simplement parce que la réaction dont parle Freud face à toute induction repose sur l'utilisation d'un « objet » extérieur au psychanalyste lui-même. C'est comme une force supplémentaire qui s'oppose à la position individuelle de l'inconscient. En ce qui concerne le recours à une induction religieuse, elle renforce encore davantage la portée du message puisque s'inscrivant quasiment dans la nuit des temps. L'inconscient, se sentant seul contre le plus grand nombre, n'a pas d'autre choix que de renoncer à ses calculs puérils. Il les libère alors par une parole vraie, sans crainte car, pour le patient croyant, « qui s'abaisse sera élevé »...

Chapitre V

Les blocages psychogénétiques : le stade oral et le stade anal

La genèse renvoie à une notion d'origine, de commencement, voire de lien de cause à effet. Ainsi, le Livre de la Genèse transmet des éléments explicatifs quant au peuple hébreu et aux racines de l'humanité. La psychogenèse correspond, quant à elle et dans le même ordre d'idée, à l'étude des mécanismes psychiques inconscients à l'origine des points de fixation névrotiques ou psychotiques mais aussi à l'évolution des stades de développement psychologique chez l'être humain. Cette étude chronologique des différentes étapes d'adaptation de l'individu de 0 à 5/6 ans environ correspond à l'essentiel du contenu libidinal à revisiter avec le patient. Schématiquement, retenons que la vie intra-utérine reste une sorte de paradis pour la mémoire de l'Homme puisque cet état aquatique le protège des agressions extérieures. Par contre, la naissance constitue un grand traumatisme entraînant la mise en place d'une première angoisse dite de dissociation, la notion de dissociation étant à entendre ici comme une rupture, une coupure. Le changement de milieu, avec l'entrée brutale dans un univers aérien, renforce cet état de détresse, heureusement apaisé par l'oralité, premier lien avec le sein nourricier, la mère. Cette période s'étend environ jusqu'au dix-huitième mois de l'enfant. Durant cette première grande étape, le Psychanalyste chrétien peut utiliser comme matériel inducteur une donnée symbolique : la sphère, la rondeur, car les traces mnésiques de la gestation renvoient effectivement le psychisme à des représentations sphériques. Il peut aussi utiliser une induction qui fasse écho avec ce passage difficile de la venue au monde de l'enfant lorsqu'une séance le requiert.

• À 28 ans, Lily consulte parce que son mari, Paul, 32 ans, désire être père. Cette jeune analysante raconte que déjà, petite fille, elle refusait de jouer à la poupée. Elle savait au plus profond d'elle-même qu'elle ne voudrait jamais être mère. Elle pensait malgré tout qu'en se mariant, fervente pratiquante, elle dépasserait (peut-être) cette angoisse. Devant son immense désarroi, le thérapeute choisit de faire travailler Lily sur une séquence de la lettre aux Hébreux : « Au moment d'introduire le Premier-Né dans le monde à venir, Dieu dit : *Que tous les anges divins se prosternent devant lui* »... La jeune femme fond alors en sanglots en précisant qu'elle repense à sa poupée détestée qu'elle avait littéralement mise en pièces un jour où sa mère l'avait giflée parce qu'elle avait jeté son goûter. Elle était âgée d'environ 5 ans, se souvient-elle. Elle avait d'abord arraché les bras, puis les jambes, et ensuite le buste mais, ajoute Lily, elle avait gardé la tête. Séchant ses larmes, elle signale qu'elle a maintenant mal au cœur et qu'elle se sent « envahie » par un grand vide intérieur, au niveau de l'abdomen. Le psychanalyste l'entend dire alors : « Comme un baby-blues ». Linguistiquement parlant, il traduit *baby-blues* par *enfant bleu*, soit *enfant mort*. Est-ce par la magie de la communication d'inconscient à inconscient, toujours est-il que l'analysante de s'étonner : « C'est bizarre que je vous parle de baby-blues puisque *je n'ai jamais accouché* ». Immédiatement, Lily saisit le sens de son propos : « Je n'ai jamais accouché », répète-t-elle trois fois de suite, comme libérée. Elle continue : « Je viens de comprendre ma détestation pour les poupées. Par identification, en cassant ma poupée, je rejouais le scénario d'un avortement caché de ma mère. C'est sûr qu'elle n'a jamais accouché de cet enfant ! Je pense même que c'était une fille parce que mon poupon, lui, je le supportais mieux »...

Effectivement, tout était dit dans la mesure où la naissance de Lily avait été suivie par la venue, un an et demi plus tard, d'un petit garçon (« mon poupon, je le *su-portais* mieux ») et l'avortement concernait donc une troisième grossesse non désirée. Il est bien évident que, dans cet exemple, on comprend aisément que Lily ait connu une résistance extrême à devenir mère puisqu'elle prenait à son tour le risque de porter une petite fille qu'elle aurait pu « perdre »...

Continuons l'aventure psychogénétique. De 18 à 30 mois environ, l'inconscient découvre peu à peu le père que la mère présente pourtant depuis longtemps déjà à l'enfant. Toutefois, les choses ne sont pas aisées car le petit d'Homme, tout aussi curieux qu'il soit d'ouvrir ses yeux sur ce qu'il ne connaît pas encore, est plutôt réticent car si la différence l'attire, elle l'effraie aussi un peu. Si la mère – nous l'avons vu en son principe – peut être envisagée sous l'angle d'une rondeur, malgré des cas cliniques qui expriment des dysfonctionnements comme dans l'exemple de Lily, le père étant encore le grand inconnu, le psychisme crée une sorte d'opposition : les représentations du géniteur, de l'homme en général, sont plus abruptes, plus rugueuses, plus fortes, certes plus phalliques ! Ainsi, dans l'inconscient collectif, toute mère rassure. Elle est synonyme d'intériorité, de présence à la maison, d'apaisement. L'enfant a l'impression de la « con-naître » (*naître avec*), tandis – qu'à l'inverse – le père est vécu davantage à l'extérieur et quand papa ferme la porte pour sortir, difficile de savoir où il va et ce qu'il fait ! Il y a *de facto* de l'abandon dans l'air ! Et cette deuxième angoisse n'est pas plus confortable pour le petit enfant que l'angoisse de dissociation, *a fortiori* s'il y a eu imprégnation traumatique...

• Jonathan, 45 ans, éducateur spécialisé, vient d'être renvoyé de la structure sociale dans laquelle il travaillait pour avoir brutalisé un pensionnaire handicapé. Le thérapeute, qui le suit maintenant depuis plusieurs mois pour un problème d'impuissance psychique, constate d'emblée que son patient ne mesure pas très bien la violence qu'il a dirigée vers une personne diminuée. Il décide de prendre comme induction le Psaume 50 :

Accorde-nous, Seigneur, un esprit pur

*Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu,
renouvelle et raffermis au fond de moi mon esprit.
Ne me chasse pas loin de ta face,
ne me reprends pas ton esprit saint.*

*Rends-moi la joie d'être sauvé ;
que l'esprit généreux me soutienne.
Aux pécheurs, j'enseignerai les chemins ;
vers toi, reviendront les égarés.*

*Si j'offre un sacrifice, tu n'en veux pas,
tu n'acceptes pas l'holocauste.
Le sacrifice qui plaît à Dieu,
c'est un esprit brisé ;
tu ne repousses pas, ô mon Dieu,
un cœur brisé et broyé.*

Le psychanalyste propose ensuite à Jonathan de faire la même lecture. Il s'y refuse catégoriquement, lançant un *NON* tonitruant. Le psychanalyste lui demande si, de mémoire, il se souvient d'un terme de ce Psaume qu'il ait ressenti comme désagréable, négatif, agressif... Le jeune homme laisse planer un long silence, hésite puis énonce de façon soudainement peu audible : « hélocauste ». Le thérapeute, du fait de ce qu'il considère éventuellement comme un lapsus linguae, invite son analysant à répéter plus fort ce terme : « hélocauste », insiste-t-il peu aimablement. Le professionnel s'adresse à Jonathan droit dans les yeux, en soulignant le lapsus. Celui-ci de répondre contre toute attente : « *hélocauste* » ou « *holocauste* », *ça n'a aucune importance maintenant puisqu'ils sont tous morts...* Désabusé, le thérapeute demande une précision sur ce « ils » très indéfini. La réponse fuse, tout aussi inattendue : *Eh bien, les Juifs !...* Intervention du psychanalyste qui précise – si besoin était – que si la déportation a entraîné beaucoup trop de décès atroces, heureusement, par miracle, quelques-uns, trop peu, sont tout de même rentrés chez eux. Silence très long de Jonathan qui ajoute de façon décalée : *De toute façon, vous connaissez bien l'origine et surtout le sens de mon prénom : Dieu a donné. Eh bien là, tout à coup, je pense à Dieudonné, je suis né le même jour que lui, le 11 février 1966, mais pas au même endroit ! Et puis, moi, je me fiche pas mal de la politique !...* Le thérapeute intervient en rappelant à son patient qu'il bute tout de même sur le

terme « holocauste ». *C'est sûrement parce que je suis né quartier des Costes à Badens dans l'Aude. C'est là que mon chien Hello a été battu à mort par mon grand-père, devant moi, parce qu'il avait volé une volaille dans la cuisine. Mon chien s'est ensuite enfui, a traversé la route sans faire attention ; il s'est fait « broyer » par la voiture d'un gars qui travaillait à la SNCF, bien qu'il ait essayé de « déporter » son véhicule pour l'éviter ...*

→ L'inconscient de Jonathan objective combien de mauvaises associations d'idées, liées non seulement à l'immaturité pulsionnelle mais aussi à une angoisse d'abandon, apportent leur lot de répétitions douloureuses dans l'histoire du sujet : *Hello – Costes – train – brutalité* –, tous ces signifiants se mélangeaient depuis trop longtemps dans la tête de Jonathan qui s'était senti « impuissant » devant les sévices infligés à son animal. L'abréaction de cet analysant a été superbe lorsqu'il a ajouté que la violence de son grand-père était sûrement due au fait qu'il avait été déporté lors de la seconde guerre mondiale. Une abréaction venue d'un refoulement particulièrement « résistant »...

Le thérapeute chrétien suggère à cet instant à Jonathan de lire le Psaume 29. Il accepte :

*Quand j'ai crié vers toi, Seigneur,
mon Dieu, tu m'as guéri ;
Seigneur, tu m'as fait remonter de l'abîme
et revivre quand je descendais à la fosse.*

*Fêtez le Seigneur, vous les fidèles,
rendez grâce en rappelant son nom très saint.
Sa colère ne dure qu'un instant,
sa bonté toute la vie.*

*Avec le soir viennent les larmes,
mais au matin, les cris de joie !
Tu as changé mon deuil en une danse,
mes habits funèbres en parure de joie !*

*Que mon cœur ne se taise pas,
qu'il soit en fête pour toi ;
et que sans fin, Seigneur, mon Dieu,
je te rende grâce !*

Le visage de Jonathan s'éclaire à la suite de cette lecture. S'adressant au thérapeute, il ajoute : *À l'école, je n'étais pas très doué mais j'étais bon en calcul mental... Vous m'avez proposé de lire le Psaume 50 puis le Psaume 29. Si je fais une soustraction, soustraction car j'ai « perdu » mon chien, il m'a été « enlevé », $50 - 29 = 21$. Si, maintenant, j'inverse ce nombre, ça donne 12 : or, j'avais 12 ans quand Hello s'est fait écraser. Mais mieux encore : $50 + 29 = 79$. En 1979, j'avais 13 ans et si j'inverse, ça donne 31 : ma mère m'a dit que mon père avait perdu son emploi à Toulouse dans le 31, qu'il avait 31 ans et que j'avais alors 31 mois... Cette coïncidence, elle m'en a toujours parlé... Décidément, conclut le Psychanalyste chrétien, la parole de Dieu est vivante !*

Chapitre VI

Les confusions psychogénétiques : le stade phallique

Aux alentours du trentième mois de l'enfant se posent deux grandes difficultés. Effectivement, s'étant d'abord identifié à sa mère, puis à son père, il se retrouve inconsciemment avec deux images de lui-même : une *imago* féminine (*comme maman*) et une *imago* masculine (*comme papa*). Or, dans la réalité, il est soit une fille, soit un garçon. En outre, le processus identificatoire a pu fonctionner car si les parents sont fantasmés bons « et » mauvais – puisqu'on ne peut pas *Tout* obtenir d'eux (et c'est tant mieux !) –, une mémoire positive opère tout de même qui ramène systématiquement le psychisme du côté des meilleurs souvenirs avec eux. Pour vérifier ce mécanisme, il est possible de « passer » par soi et de constater que dès que nous revisitons le « passé », nous avons une propension à ignorer les événements douloureux (notamment ceux de l'enfance) pour nous rassasier des épisodes heureux. Il faut d'ailleurs prendre garde à ce réflexe qui peut faire idéaliser la prime jeunesse et modifier ainsi le réel du démarrage de l'existence. Un des grands inconvénients de cette facilité psychologique est la résistance à faire le deuil d'une époque révolue qui maintient dans un infantilisme évident. La Bible prévient aussi de cette tentation à se retourner vers ce qui n'a plus lieu d'être avec l'épisode de la « statue de sel » : alors que Dieu anéantissait Sodome et Gomorrhe, villes de plaisirs débridés, avec le feu et l'eau, la femme de Loth – pour s'être retournée vers ces cités – s'est retrouvée figée en statue de sel... Insistons encore sur le fait que l'être humain garde en lui cette mémoire vivace du plaisir du tout début de sa vie, état libidinal qui lui a permis de trouver l'énergie nécessaire pour avancer à ce moment fragile de son parcours. En découle, encore une fois, ce désir de réintégrer cette plénitude quand les épisodes du quotidien lui apparaissent hostiles. Peut-on alors reprocher à l'individu de garder en lui cette bouée de sauvetage, certes plus illusoire qu'efficace ? Certainement pas mais à la condition donc de réaliser que le trajet doit s'effectuer du présent vers le futur et non du présent vers le passé... Cette première difficulté à se sentir pétri d'un principe féminin et d'un principe masculin est liée à un autre obstacle : l'enfant, en découvrant qu'il est fille ou garçon et en devant accepter le genre auquel il appartient, a alors l'impression qu'il trahit son père s'il est une fille, sa mère s'il est un garçon ! Nous venons de le rappeler : les parents (fantasmatiques), même s'ils ont posé les limites structurantes à leur enfant – ce qui lui a fait mal inconsciemment –, ont su l'aimer en parallèle. De fait, l'inconscient ayant imprimé que ses deux géniteurs lui ont apporté bien-être et réconfort, il devient difficile d'abandonner le parent dit « opposé », c'est-à-dire celui qui est de « sexe opposé »... Le petit d'Homme va alors s'arranger avec la réalité et trouver une solution un peu... confuse et confusionnelle !

Jusque-là, inconsciemment, le Moi était en quelque sorte une addition : *Moi = maman + papa*. Le choix étant donc impossible à faire entre ses deux *objets d'amour*, le psychisme se réfère à la mémoire la plus récente, gardant en secret celle de la mère, abritée et protégée par le père. Ainsi l'enfant fantasme-t-il à ce stade qu'il n'existe qu'un seul organe spécifié : le phallus. Le phallus est à entendre ici comme un pouvoir absolu. Toutefois, ce phallus n'est ni un pouvoir, ni l'apanage du garçon qui possède un pénis (qui n'a pas vocation de pouvoir), ni celui de la fille qui, elle, n'a pas de pénis... On le comprend : une fixation pathologique au stade phallique ne peut qu'engendrer confusions, erreurs et errances.

• Frédérique, 29 ans, consulte un Psychanalyste chrétien car, toujours vierge, elle se rend compte que le mariage lui pose problème. Elle précise qu'elle n'a aucune difficulté à rencontrer de jeunes hommes charmants mais elle s'en arrête à l'épisode du flirt, après des semaines de séduction qui encouragent le partenaire à croire en une union possible. Frédérique ajoute un élément important : *De longs mois de solitude séparent la rencontre potentielle suivante...*

Le thérapeute s'adresse à son analysante : ressent-elle dans ces moments de solitude comme « une traversée du désert » ? La réponse est affirmative. Cette induction précise reprend la notion de distance obligatoire du pouvoir dans la mesure où elle s'étaye sur la fuite de Moïse dans le désert, Moïse fuyant l'Égypte avec le peuple hébreu. Menacés et poursuivis par une horde de cavaliers égyptiens, ils se sentaient littéralement pris au piège mais c'est grâce à Yahvé que la terre se remplit d'eau pour qu'ils puissent passer. Chose faite, cette mer engloutit les poursuivants en les noyant. À partir de ce moment, les Juifs sortirent de leur captivité, tout en commençant l'exode dans le désert... Entendons *Exode* selon son origine grecque : *ex* = *au-dehors* et *hodos* = *la route*. C'est à la faveur de cette traduction élémentaire que le Psychanalyste chrétien de Frédérique choisit de la faire réagir : il lui demande si elle est plus à l'aise avec un ami de cœur potentiel à l'*extérieur*, comme dans un jardin public par exemple, ou à l'*intérieur*, comme dans un restaurant ou chez elle. La jeune femme, dans un discours rapide, répond : *Il est hors de question qu'un homme « pénètre » chez moi...*

Ce terme « pénètre », en lien avec « pénétration » et compte tenu du motif de la consultation de Frédérique, renvoie à sa virginité – qu'elle considère comme tardive et anormale – et ainsi à l'impossibilité du moindre rapport sexuel. Pour autant, l'explication analytique lors de cette séance demeure insuffisante. Le thérapeute décide d'ailleurs de laisser « passer » ce qui aurait pu donner lieu à l'arrêt de l'entretien et à l'interprétation. Il s'interroge maintenant sur un possible *vaginisme*, c'est-à-dire l'impossibilité qu'éprouvent certaines femmes à la moindre pénétration vaginale. Il s'agit d'une contraction involontaire des muscles du plancher pelvien entourant l'orifice vaginal. Le thérapeute rebondit donc de façon discursive sur le terme *pénètre*, prononcé quelques instants plus tôt par sa patiente, et lui demande si elle a parlé à un gynécologue de sa résistance à avoir une sexualité complète avec un homme. Frédérique dit ne jamais avoir consulté de gynécologue : *L'idée même d'un speculum me donne la nausée...* Le silence du professionnel permet à l'analysante de continuer : *Je sais que « speculum » signifie « miroir » parce qu'en classe de quatrième notre prof de latin nous l'avait expliqué. C'est l'homme le plus intelligent que j'aie jamais rencontré. Il savait tout sur tout. Il nous avait d'ailleurs parlé de « l'image spéculaire » comme première vraie connaissance de soi et, surtout, j'adorais lorsqu'il répétait, pour encourager sa classe, « ad augusta per angusta », « a des résultats grandioses par des voies étroites »...* Les « voies étroites » étaient donc idéalisées, par transfert interposé avec le « maître », ce fameux détenteur du pouvoir ! Depuis l'Antiquité et jusqu'à une époque relativement récente (!), soit la première moitié du XX^{ème} siècle, le maître était carrément le propriétaire d'esclaves. Et quand le maître a une *maîtresse*, par mimétisme libidinal interposé, celle-ci devient détentrice du même pouvoir que l'homme concerné ! Ainsi et raisonnablement, le christianisme refuse cette notion de maître : « Pour vous, ne vous faites point appeler maître car il n'est pour vous qu'un seul Maître, et vous êtes tous frères »...

En ce qui concerne le cas clinique de Frédérique, il est intéressant à plus d'un titre. Indépendamment de l'axe que lui a fait travailler son thérapeute, l'induction de « départ » a permis de lever une confusion qu'entretenait l'inconscient de cette patiente : *maîtresse* peut effectivement considérer la profession d'enseignante (ne l'a-t-elle pas expliqué en séance analytique ?) ; or, un métier de ce type n'a aucun lien avec la sexualité. Ainsi, pour maintenir cette position dominante, il fallait que l'inconscient se « ferme » à la sexualité, comme dans le mécanisme du vaginisme. Une fois ce point de fixation « dé-passé », Frédérique a pu envisager le rapport sexuel selon un lien cohérent affectivité/procréation. Son acceptation de l'interprétation psychanalytique est vraiment parlante : cette jeune femme « révélée » corporellement atteste d'une abréaction de qualité, après libération de sa confusion inconsciente, en (se) rappelant et en énonçant à son Psychanalyste chrétien qu'*après avoir goûté au fruit de la connaissance, Adam et Eve surent qu'ils étaient nus...* C'est de la sorte que son psychisme a manifesté qu'elle entrait (enfin) dans son schéma corporel féminin.

Chapitre VII

Les angoisses psychogénétiques : le complexe d'Œdipe

Un très célèbre écrivain français, lors d'une émission littéraire dont le thème concernait l'amour, a répondu – sans justifier sa réponse – que cet état découle du bonheur ! Malgré l'étonnement visible du journaliste en charge de cette rencontre autour de livres, il n'est pas allé plus loin dans ce qui aurait mérité d'être développé. C'est un euphémisme ! Aucun des participants n'a jugé bon d'intervenir – dont un philosophe présent sur le plateau –. Soyons assurés que si question avait été posée sur cette affirmation surprenante touchant au sentiment amoureux qui dépendrait donc du bonheur, la réponse aurait été tout aussi discutable... Bien entendu et tout le monde sera d'accord pour reconnaître que lorsque les pulsions de vie sont au zénith, les opportunités affluent ! Mais comment un auteur de renom peut-il « oublier » que l'amour de soi détermine en fait le degré subjectif de plénitude ? Rappelons tout de même que le bonheur est de l'ordre d'une construction et toute construction succède à son élaboration. Pour Sigmund Freud, l'élaboration est systématiquement première et se doit d'être qualitative pour envisager raisonnablement une réalisation cohérente à venir... Il est certain que les philosophes restent en désaccord sur les fondements du bonheur : Diderot, Montaigne et Spinoza – entre autres – envisagent ce « cadeau » comme tout à fait accessible et total, Épicure – de son côté – ne voit aucune difficulté à rencontrer ce plaisir raisonné mais Pascal et Rousseau sont rejoints par le maître de la psychanalyse, assurant tous trois que la moralité – plus ou moins justifiée et justifiable – ne peut obtenir que le bonheur soit permanent. La psychanalyse chrétienne s'inscrit – quant à elle – dans la nécessité du devoir qui, de par sa complexité et ses oscillations entre le bien et le mal, fait du bonheur un phénomène instable, préférant entendre « bon-heurt » dans le sens d'une essentielle différence inhérente à l'être humain : cette différence – sur fond d'opposition – accorde effectivement à l'humanité un minimum d'équilibre et de complémentarité indispensable... Pour le Psychanalyste chrétien, l'amour est ainsi premier : d'ailleurs, Dieu n'est-il pas Amour ?

Comme nous venons de le voir, l'amour ne connaît de développement correct que s'il prend en compte non pas le double mais le complément : n'omettons pas que Narcisse ne voit que lui et c'est un drame. À l'inverse, la mère propose à son bébé, progressivement, d'accepter la distance psychologique et physique qui sépare ces deux êtres « aimants » dans la réalité. Le père complètera ce positionnement maternel en permettant au petit enfant de découvrir l'extérieur et les « autres ». L'endogamie affective laisse place alors à l'exogamie sociale qui aboutit, le moment venu, à l'âge adulte, à la loi matrimoniale qui exige de trouver son mari ou sa femme hors de sa filiation. Curieusement, le petit d'Homme – âgé d'environ trois ans au moment du complexe d'Œdipe – a bien du mal à accepter cette règle universelle. Lorsque l'analysant retransverse cette période psychogénétique, il manifeste d'ailleurs souvent un transfert négatif résistant en durée et en intensité.

• Aurélien, 37 ans, dentiste, doit se marier dans six mois. Ce mariage est prévu à cette date depuis deux ans. Profondément croyant, il n'en peut plus d'être attiré par sa nouvelle assistante dentaire qu'il a embauchée l'été précédent. Elle a 25 ans et, selon les dires de cet homme, elle le sollicite ouvertement. Ayant peur de « craquer », il a demandé à Sandrine, sa fiancée, de démissionner de son poste de responsable de communication dans une grande entreprise. Il a pris comme prétexte fallacieux que la secrétaire en place avait besoin d'être aidée dans son travail. Ce qui est faux ! Aurélien précise au thérapeute qu'il déteste mentir mais c'est la seule solution qu'il ait trouvée pour ne pas céder à la tentation. Sandrine a donné sa démission et rejoint le Cabinet de son futur époux. Toutefois, elle ne s'entend pas du tout avec la secrétaire. L'analysant précise que *le climat se dégrade de jour en jour, au détriment de la qualité de l'accueil des patients...* Il ajoute qu'il ressent maintenant des angoisses, avec sueurs froides nocturnes, qu'il n'arrive pas à calmer...

Le Psychanalyste chrétien devant ce triangle œdipien évident, et compte tenu du fait qu'Aurélien est en analyse depuis maintenant trois ans et demi, lui demande s'il a le sentiment de pécher. *Non*, lui répond l'homme, qui souligne qu'*il n'y a pas eu de passage à l'acte avec l'assistante dentaire*. Le thérapeute le conduit à considérer la notion de convoitise. *Non*, rétorque-t-il une fois encore, *il n'y a pas convoitise car cette jeune assistante n'a personne dans sa vie actuellement...* Reprenant un passage du Psaume 22, le psychanalyste induit que le fait que son patient s'intéresse amoureusement à son employée peut paraître étonnant puisqu'il « ne manque de rien »... *Facile à dire*, ironise Aurélien, qui poursuit : *Sandrine devient psychorigide. Elle a décidé qu'elle avait besoin d'une période de purification neuf mois avant le mariage ! Faites le compte : ça fait trois mois que ça dure la plaisanterie. Elle se prend carrément pour la Vierge Marie. Encore six mois à attendre, et puis quoi encore, la période d'abstinence c'est bon maintenant...*

Le thérapeute arrête la séance sur cette partie de l'association libre d'Aurélien : « la période d'abstinence c'est bon maintenant ». Il commence l'interprétation en insistant bien sur le fait que l'inconscient semblait apprécier, jusqu'ici, l'absence de sexualité sur une durée prévisible de neuf mois. Silence de la part du patient que le thérapeute ne laisse pas durer. Il insiste en rajoutant que neuf mois correspondent à une grossesse... Aurélien reprend la parole : *Ah oui, j'allais oublier de vous dire que « Mademoiselle » ne veut pas d'enfant tout de suite ! Elle a décidé qu'elle voulait profiter de nos premières années de mariage sans la corvée des biberons et des couches... Elle dit qu'elle n'est pas prête. Eh bien, moi, je suis « prêtre »...* Aurélien entend son lapsus : *Ça non plus je ne vous l'ai pas dit mais j'ai longtemps voulu être prêtre, comme mon oncle. Il est décédé dans l'indifférence la plus totale car c'était un prêtre « défroqué ». Il est parti avec une de ses paroissiennes, veuve depuis peu. Les enfants de cette dame ont toujours rejeté ce beau-père un peu particulier. Alors, il s'est suicidé... On l'a trouvé pendu à un arbre. On a retrouvé un mot où il disait qu'il ne lui restait qu'à disparaître puisqu'il avait trompé tout le monde. Y compris le Seigneur...* Le thérapeute demande à Aurélien s'il pense qu'il y a eu trahison de la part de son oncle. *En fait, répond-il, je m'en fiche. En revanche, ce que je sais c'est qu'il s'était disputé avec ma mère – sa sœur – un jour où il était de passage. J'étais petit et j'avais eu pour mon anniversaire un arc avec des petites fléchettes, inoffensives à la réflexion. En me voyant avec mon jouet, à plusieurs reprises, il m'a dit : « Tu leur feras tourner le dos et avec ton arc tu tireras sur eux »...* *Ma mère était furieuse et lui, il lui disait de se calmer, qu'il s'agissait d'un extrait d'une prière. C'est vrai que je ne comprenais pas comment ça pouvait être une prière alors qu'à la maison, on me demandait de parler gentiment du petit Jésus...*

Le Psychanalyste chrétien veut en savoir un peu plus sur cet arc : *Avez-vous beaucoup joué avec cet instrument ?*

> Aurélien : *Certainement pas car après la dispute de ma mère et de mon oncle, elle a jeté l'arc dans la cheminée. Je l'ai regardé brûler, impuissant.*

> Le thérapeute : *Impuissant, dites-vous ?*

> Aurélien : *Qu'est-ce que vous vouliez que je fasse d'autre ? Mais, à partir de là, ça n'a plus été pareil avec ma mère. J'ai pleuré à la suite de la disparition de mon arc et mon père s'est mis à hurler en **m'ordonnant** de m'arrêter...*

> Le thérapeute : *Un prêtre est **ordonné**... Ou, on est **ordonné** prêtre...*

> Aurélien : *D'où ma confusion à vouloir être prêtre, certainement. Mais l'arc, je ne comprends pas bien pourquoi il est en lien avec mes angoisses nocturnes et mon attirance pour mon assistante...*

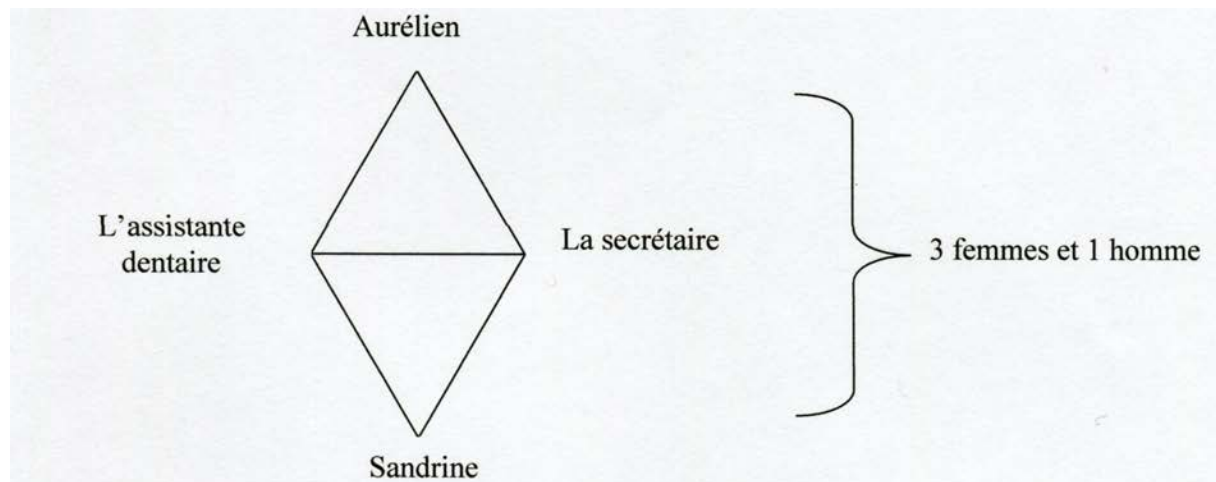
> Le thérapeute : *« Arc » vous renvoie à quoi ?*

> Aurélien : *A la Ligue contre le cancer... Et au cancer de l'utérus de ma mère qui en est morte...*

À ce stade, récapitulons :

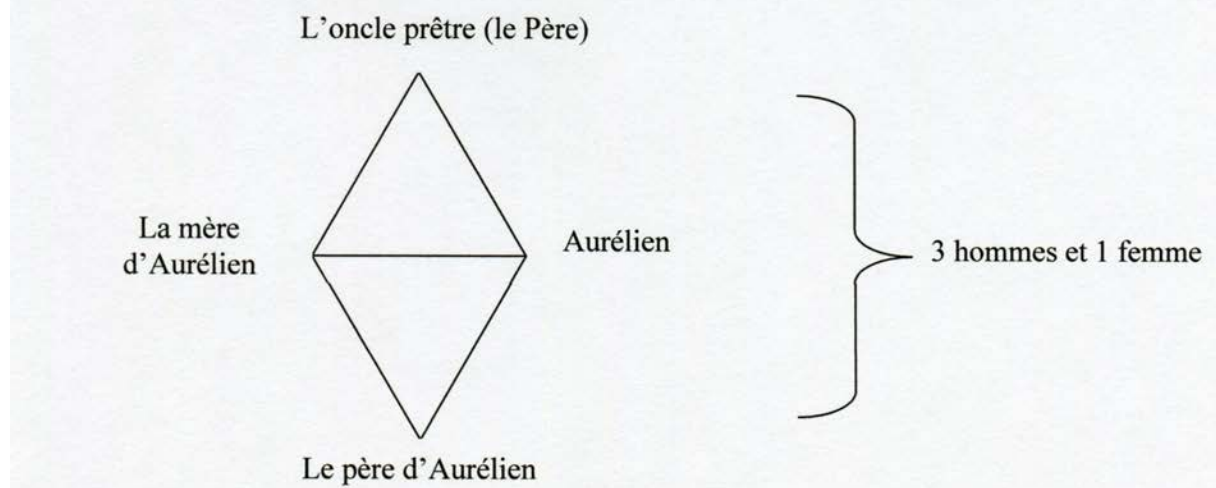
- Aurélien a une fiancée avec laquelle la sexualité n'est plus au beau fixe. Il s'est épris de son assistante dentaire à quelques mois de son mariage avec Sandrine. D'autre part, il « valide » – inconsciemment – la période sexuelle d'abstinence imposée – en apparence – par sa future femme, ce qui le conforte dans ses élans de séduction vis-à-vis de son employée. Pour masquer ce scénario qu'il cherche à rationaliser, il demande à Sandrine de rejoindre l'équipe

dentaire mais il reste avec l'assistante dans son cabinet tandis que sa fiancée assiste, elle, la secrétaire. Soit : un homme qui est assisté par une femme et une femme qui est assistée par une autre femme. Nous sommes face à ce que la psychanalyse appelle *Œdipe complet*, c'est-à-dire l'amour d'un homme et d'une femme + l'amour d'une femme et d'une femme (dans le fantasme d'Aurélien). Un simple schéma peut objectiver ce processus mixte œdipien, simultanément hétérosexuel et homosexuel. Dans cet exemple :



Ce schéma met en exergue que l'amour d'Aurélien pour Sandrine est en quelque sorte perturbé par l'amour de deux femmes l'assistante dentaire et la secrétaire. Tout ceci étant toujours à analyser sous l'angle du fantasme (de l'analysant).

Aurélien parle ensuite de son oncle prêtre, « défroqué » puis suicidé, et de sa mère (la « sœur » du prêtre). Refaisons un schéma œdipien avec de nouveaux personnages, schéma qui prend aussi le père d'Aurélien qui « ordonne » – tel un « Père », donc un « prêtre »



Que constate-t-on dans ce nouveau schéma ?

Le lien œdipien mère/fils n'est pas empêché par la loi sociale (le père), ni par la loi divine (le Père) : on comprend maintenant aisément les angoisses nocturnes d'Aurélien : la nuit, tout enfant en période œdipienne cherche à se glisser dans les draps du lit conjugal mais, dans le cas de ce patient, il a fantasmé que la loi interdisant l'inceste (« le tabou de l'inceste ») ne fonctionnait pas. C'est ainsi que son inconscient s'est « arrangé » pour être amoureux de son assistante dentaire afin que son futur couple dysfonctionne : pas question de prendre le

moindre risque d'être un père incestueux ! D'ailleurs, il a choisi une jeune femme peu pressée d'avoir des enfants... Quant à la particularité du cancer (utérus) de la mère d'Aurélien, il atteste – dans cette filiation – de la problématique potentiellement compulsive liée à la maternité et à des dérives paternelles à type de pulsions non maîtrisées. La confirmation de cette interprétation se fait par le prêtre « défroqué », ambivalence langagière qui ne peut laisser planer aucun doute sur le symptôme transgénérationnel... La conclusion finale revient toutefois à ce charmant analysant qui a tenu à indiquer deux choses à son thérapeute : il aime la statue d'*Eros bandant son arc*, sculptée *a priori* par Lysippe, et il utilise l'expression professionnelle *Arc dentaire* en dentisterie... Le lien est aisé : puisque pour les Romains, le blanc était le symbole du bonheur, cette séance est à *marquer d'une pierre blanche*, ce que ne manque donc pas de souligner le Psychanalyste chrétien : *Albo lapillo diem notare* ! Contre toute attente, Aurélien réagit avec une sorte de regret dans le ton : *Amor patitur moras*. Cette réplique signifiant que *l'amour se doit d'être (est) patient* ne convient pas vraiment au thérapeute qui, sentant un transfert négatif sous-jacent, continue le dialogue avec un extrait des Proverbes dans la Bible : *Beatus homo qui invenit sapientiam* (« Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse »)... Dans un éclat de rire, Aurélien de faire mine de s'interroger : *Comme la dent ou comme Adam ?...*

Chapitre VIII

Les déplacements psychogénétiques : *la période de latence*

L'interdit de l'inceste imposé à l'enfant par le père ayant été maintenant intégré, *la période de latence* se met en place. Pour le petit d'Homme, cette période correspond non seulement à la résolution de la première phase œdipienne mais aussi à son entrée à l'école primaire. Elle s'étend en moyenne de l'âge de 5/6 ans à 11/12 ans. Il s'agit d'un déplacement – de l'ordre d'un transfert – des élans amoureux pour les parents. Ainsi les pulsions œdipiennes vont-elles être dirigées, dès lors qu'elles sont transformées, vers les camarades de classe ou les copains du club sportif. Ces amitiés sont le terreau de la *socialisation*. L'Évangile, en rappelant que « le Fils de l'homme est venu pour servir », incite à ne jamais oublier que chacun doit ajouter sa pierre à l'édifice précieux que représente l'humanité. Ce qui signifie, en outre, que chaque être humain en a les moyens psychologiques et physiques. Si tel n'est pas le cas, notamment s'il y a handicap, tout handicapé cérébral et/ou moteur fait aussi son « travail », ne serait-ce qu'en conduisant le monde des « bien-portants » à s'interroger, à réfléchir. L'histoire de Sylvestre le montre.

- Sylvestre est un homme de 29 ans. Jeune pharmacien, il travaille comme salarié dans une pharmacie qui a développé un secteur en matériel médical et, en particulier, orthopédique. Ce garçon, laissé libre-penseur par ses parents, leur a demandé à l'âge de 7 ans d'aller au catéchisme pour être baptisé. Asthmatique, il dit qu'il avait une telle peur de mourir que son baptême l'avait rassuré à l'époque mais il assure aujourd'hui que, du plus loin qu'il s'en souvienne, il croyait en Dieu. Quelques scandales, relayés par la presse autour de prêtres pédophiles, l'ont fait progressivement se diriger vers une communauté protestante. Sylvestre précise à son Psychanalyste chrétien qu'il trouve le célibat des prêtres une aberration et la porte ouverte aux perversions. Ce patient a donc choisi, après un travail de fond fait avec le pasteur du temple, la religion protestante dont il aime *la notion de proximité, d'esprit de famille, absente de l'église catholique* qu'il fréquentait auparavant. Sylvestre a le désir de faire une psychanalyse car, insiste-t-il, il sent une forte agressivité monter chaque fois qu'un handicapé se présente à lui. Ce paradoxe le gêne profondément. Est-il à sa place dans cette pharmacie, s'interroge-t-il ? Quoi qu'il en soit, cette réaction de rejet a-t-elle une origine refoulée ?

Le début de la cure de Sylvestre se déroule sans fait marquant suffisant qui pourrait donner un embryon d'explication à sa problématique. En revanche, la période de latence revisitée, selon la méthodologie psychanalytique, donne un éclairage surprenant à la raison du mal-être professionnel de cet analysant.

- Sylvestre arrive en retard de dix minutes ce jour-là à sa séance. Le thérapeute note le décalage temporel, par réflexe professionnel bien entendu, mais aussi dans la mesure où ce patient est toujours un peu en avance à ses rendez-vous. Sylvestre rationalise en expliquant qu'il y avait un accident de la circulation qui avait entraîné un embouteillage monstre. Le Psychanalyste chrétien, de façon inductrice, demande à l'analysant ce qu'il pense du passage étonnant des Écritures Saintes qui spécifie que « les derniers seront les premiers ». Sylvestre répond sans aucune hésitation :

– *C'est curieux que vous me demandiez cela, je pensais justement en venant à Mathieu, un copain de classe de CM2. En fait, ce n'était pas vraiment un copain. Il était bizarre. Pas très intelligent, c'est sûr, le dernier de la classe, il avait un bras inerte. Le bras gauche. Je crois que c'était à cause de l'accouchement de sa mère qui s'était mal passé... J'ai été puni un jour à cause de lui et je lui en ai voulu, même s'il n'était pas comme tout le monde ! Je lui en ai voulu parce qu'il ne s'est jamais dénoncé... En apparence le fait est banal. Mathieu avait poussé une fille de notre classe qui est tombée violemment parce qu'elle ne s'y attendait pas,*

le coup lui ayant été asséné de dos. Comme je marchais à côté de lui, c'est moi qui ai pris : son handicap l'a sauvé.

Le thérapeute arrête la séance, comme il se doit, en scansionnant l'inconscient sur « pris » (prie) et « sauvé ». Sylvestre abrégait en reconnaissant que ses prières l'ont aidé, *renarcissisé* quand il en était besoin, voire sauvé plus d'une **fois** (foi). Le thérapeute propose à Sylvestre de commencer sa prochaine séance avec l'induction « foi », l'analysant n'ayant pas inconsciemment fait le lien avec la socialisation. L'analysant accepte.

La séance suivante n'a pas lieu car Sylvestre l'a « oubliée ». Carrément ! Il a vraiment compris avec cette résistance ce qu'est un acte manqué. En revanche, dit-il au téléphone au thérapeute le lendemain de l'acte manqué – pour s'excuser ou se déculpabiliser ? –, il pense à ce terme « foi » qui sera utilisé lors de la rencontre à venir...

« Foi », demande en face-à-face le psychanalyste à Sylvestre, lui fait penser à quoi ? Sylvestre associe de façon surprenante :

– Dimanche dernier, le pasteur a rappelé à son assemblée le sens du sacerdoce universel en tant qu'un des Six Grands principes de la Réforme, donc de la pensée protestante. J'aime beaucoup cette idée luthérienne qui établit que toute personne ayant reçu le baptême est « prophète, prêtre, et roi », abolissant – un peu à l'instar de la psychanalyse – la moindre once de hiérarchie et de rapport dominant/dominé. Eh bien, ce qui me hante vis-à-vis de Mathieu, c'est que je n'ai pas eu d'attitude pastorale... Jamais...

Devant la distance du thérapeute, Sylvestre poursuit :

*– Indépendamment du fait que j'aie l'impression de ne jamais lui avoir pardonné de ne pas s'être dénoncé à l'école quand **il a fait tomber cette fille**, une fois j'aurais pu lui éviter des ennuis et je ne suis pas intervenu... Mathieu à 10 ans en paraissait 14 et moi, à 10 ans, j'en paraissais 8 ! A la fête foraine du village, il s'était battu malgré son handicap mais avec un petit de son âge. J'étais témoin. Ce n'est pas lui qui avait cherché mais quand la police s'est approchée pour les séparer, elle m'a demandé comment les choses s'étaient passées. J'ai fait pencher **la balance** et j'ai assuré que c'était Mathieu qui avait traité l'autre en premier de « fils de pute ». Un vrai **règlement de compte**...*

Le Psychanalyste chrétien interrompt la séance en interprétant le lien qui s'était établi quasi naturellement à la faveur de : *il a fait tomber cette fille – paraissais – balance – règlement de compte*... Sylvestre s'effondre avant d'abrégier :

– Mon grand-père paternel, que j'ai peu connu mais dont je me souviens très bien, était en fauteuil roulant. Il tenait un bar, fréquenté par des prostituées, et – aux dires de ma mère –, une rixe avait eu lieu, un « règlement de compte » et il avait été grièvement blessé par balle, d'où son invalidité...

Le thérapeute s'étonne que son patient ne lui ait jamais apporté ces précisions lors de la constitution de l'anamnèse... Sylvestre, après avoir rappelé qu'il avait bel et bien indiqué que son grand-père tenait un bar autrefois, rajoute :

– En fait, j'ai « tu » cette version des faits car personne n'en parle dans la famille de mon père. On laisse plutôt entendre qu'il s'agit d'une blessure de guerre...

Le thérapeute demande à Sylvestre s'il adhère plutôt à la version de sa mère ou à celle de sa branche paternelle...

– Sincèrement, je crois ma mère car elle m'a fait une confidence quand j'avais une douzaine d'années. Je lui avais dit – du haut de mon jeune âge – que je ne comprenais pas le passage des Évangiles qui incite à « remercier le Seigneur pour toute chose et en toute circonstance »... Elle me confia alors qu'elle avait du mal à accepter cette citation. Elle a rajouté que, déjà, pour l'histoire de la fusillade du bar de son beau-père, elle ne pouvait remercier ni le Seigneur, ni personne ! Elle pensait aussi que ce drame avait détérioré ses liens conjugaux. À partir de là, je l'ai crue puisqu'il est bien évident que si mon grand-père avait été un héros de la seconde guerre mondiale, jamais elle n'aurait tenu ces propos...

Le thérapeute dit à Sylvestre :

– *Vous avez foi en votre mère...*

Sylvestre bouge anormalement sur le fauteuil :

– *Pas pour tout. C'est elle, par exemple, qui a voulu que je devienne pharmacien. Moi, j'avais envie de faire l'école hôtelière. Je pense que l'histoire du bar l'avait traumatisée et elle cherchait à m'orienter autrement... Elle y est « **parvenue** »... D'ailleurs, c'est des « **barvenues** », pardon des « **parvenus** » de son côté, comme celui de mon père. J'ai entendu mon lapsus, **ne croyez pas**... Celui-là aussi, je viens de l'entendre. **Ne croyez pas**... Ça y est, la mémoire me revient. La maison qu'habitent mes parents a été achetée grâce à l'argent de mon grand-père paternel, d'où les « barvenues », et elle appartenait à l'origine à une pharmacienne qui avait une fille handicapée cérébrale et moteur, décédée à l'âge de 20 ans. Je retrouve ici la confusion entre mon allergie pour les handicapés, sans oublier que dans les pharmacies on utilise de l'alcool...*

Cet exemple concernant Sylvestre met très bien en exergue les processus de déplacements, de transferts, inhérents donc à la phase œdipienne, malgré une apparence pré-socialisante. Ceci dit, cette étape reste constitutive de l'être humain en devenir et permet déjà de contribuer à liquider une confusion entre l'amour incestueux que l'enfant recherche inconsciemment et l'affectivité louable portée aux parents. C'est d'ailleurs ainsi que le Psychanalyste chrétien s'adresse à Sylvestre pour terminer sa séance et préparer l'entretien suivant, citant un extrait du Livre des Proverbes :

– *Votre abréaction manifeste une superbe évolution de votre psychisme car elle traduit que dorénavant, vous « veillez sur votre cœur et de lui jaillissent les sources de la vie »...*

Chapitre IX

Les compulsions psychogénétiques : *la réactivation œdipienne*

...« Vous veillez sur votre cœur et de lui jaillissent les sources de vie »... Si tout humain a bien besoin, au cours de son existence, de cette forme d'énergie, le pré-adolescent – entrant dans la phase dite de réactivation œdipienne – a particulièrement besoin de développer une force de caractère singulière pour lutter contre les complexes liés à un âge reconnu ingrat ! Effectivement, l'inconscient se retrouve à nouveau confronté aux élans amoureux – donc incestueux – pour le parent de sexe opposé mais, maintenant, la puberté de l'adolescent l'inciterait presque à ce désir interdit. Son père – ou celui qui fait office de père dans son entourage – se voit donc dans l'obligation d'intervenir et *la castration* de s'imposer et de sévir... Si au XXIème siècle, quasiment tout parent est capable de saisir les raisons de cette période délicate et difficile pour son enfant devenu grand, globalement il n'y est jamais fondamentalement préparé. D'ailleurs, tant que la famille n'est pas réellement confrontée à la crise d'adolescence, elle peut penser que ça n'arrive que chez les autres ! S'il est vrai que certains jeunes traversent plus aisément cette véritable épreuve, de 11/12 ans à 16/18 ans environ le climat à la maison est rarement au beau fixe. Six années peuvent paraître bien longues lorsque l'agressivité nouvelle, les revendications déplacées, voire les grossièretés accompagnent le quotidien et compulsent au fil des mois. En outre et pour Sigmund Freud, le complexe d'Œdipe ne se résout pas totalement, laissant des traces mnésiques qui ne demandent qu'à se réactualiser à la moindre occasion. Pourtant, les Écritures Saintes véhiculent depuis des siècles de quoi anticiper cet état de rébellion aussi soudain que surprenant qui peut, s'il ne se résout pas correctement avant la vingtième année, entraîner des tourments existentiels redondants :

> « Revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, les pleurs et les cris de deuil. Déchirez votre cœur et non vos vêtements »... Ici, le prophète Joël signifie et rappelle que l'être humain, pour son plus grand malheur, garde cette propension à s'éloigner régulièrement de Dieu, c'est-à-dire de la loi protectrice. Revenir à Dieu induit cette injonction récurrente de se réapproprier une pureté de cœur pour parcourir – autant de fois que nécessaire – le trajet de la réconciliation. Le sens consiste à se libérer du péché et, de fait, d'une angoisse de mort. Ainsi, la réactualisation des désirs œdipiens devrait s'associer progressivement à une idée de carême, de frustration, pour obtenir un renoncement à une jouissance fatale, celle d'amours impossibles. Malheureusement, le psychisme peut résister alors que la traversée œdipienne devrait être une succession de binômes salvateurs de type réconciliation/résurrection. Et si compulsions il y a, elles sont souvent tenaces et diaboliques, dévastant la route à suivre. Prenons le cas de Marilyn Monroe : l'histoire dramatique de cette femme-enfant évoque de façon manifeste les affres des conflits œdipiens non résolus dans sa famille. Trente-six ans de difficultés s'achèveront par un mystère qui continue de planer un demi-siècle après son décès, resté inexpliqué en partie. Il est curieux de constater d'ailleurs un détail pas tout à fait anodin. Née Norma Jeane Mortenson, son certificat de baptême donne un patronyme différent : Baker, nom de sa mère ! *Le nom du père* joue déjà des tours à cette future actrice. À l'âge adulte, Marilyn enlèvera le « e » de la fin de Jeane, se retrouvant ainsi avec un prénom masculin ! Ces quelques éléments ne sont pas sans rappeler l'histoire d'Olivia, une femme de 38 ans, photographe en échec affectif et professionnel, qui consulte une Psychanalyste chrétienne à la suite du suicide de sa mère...

• Olivia n'a pas connu son père, décédé dans un accident de la circulation, alors que sa mère était enceinte de six mois. Sa naissance a eu lieu au Canada le 18 février 1973. Une erreur d'écriture sur le registre d'état civil n'aurait été découverte par sa génitrice que plusieurs mois plus tard, une fois rentrée en France. Le livret de famille précise donc qu'Olivia a vu le jour le « 14 » février 1973 !

La vie de cette analysante est une succession de déboires, en particulier sentimentaux. Sa mère a refait sa vie avec un homme qui portait le même prénom que le père d'Olivia.

Alcoolique, le quotidien à la maison était un enfer. Il battait femme et enfant. Olivia, bien qu'intelligente, après un CAP de couture, a arrêté son parcours scolaire. À 18 ans, elle rencontre un ouvrier menuisier. Enceinte, il lui demande d'avorter. La jeune femme accepte, à son corps défendant, dit-elle. Le garçon se suicide à la date à laquelle aurait dû naître le bébé du couple. Olivia sombre dans une grave dépression nerveuse, s'en sort grâce à son médecin traitant qui passe beaucoup de temps à l'écouter, précise-t-elle. Olivia doit gagner sa vie. Elle trouve un emploi de femme de ménage, qu'elle quitte rapidement car son employeur, indique-t-elle, lui fait des avances et il la dégoûte. Elle devient saisonnière dans une exploitation agricole où elle fait la connaissance de son nouvel amour. Il a tout pour lui, raconte Olivia, mais il boit et la bat sous l'emprise de l'alcool. Elle le laisse mais l'homme la harcèle, au point d'être obligée de faire intervenir la police. Rien n'y fait, l'amoureux éconduit la suit un soir et tente de l'étrangler. Olivia déménage et arrive à préparer un CAP de photographe. Le 14 février 2003, lors d'une fête entre amis à laquelle elle est conviée, elle ressent un coup de foudre pour Sylvio. Le couple s'installe deux mois plus tard dans un appartement agréable. Une fausse couche vient assombrir un climat paisible, même si Olivia n'arrive pas à trouver de travail. Sylvio gagne bien sa vie dans l'informatique. Deux années sereines s'écoulent quand ce gentil compagnon déclare une leucémie. Il décède en 2010. Le 10 janvier 2011, la mère d'Olivia se suicide...

La thérapeute, bien qu'habituee à ce genre d'anamnèse qui pourrait laisser penser que le sort s'acharne un peu trop sur certains analysants, note – indépendamment de l'erreur d'état civil et des compulsions et autres événements très négatifs liés à cette date – un détail plus important qu'il n'y paraît : le CAP de couture, épisode en apparence insignifiant...

Pour la psychanalyste d'Olivia, la destinée de sa patiente livre trop de faits explicites pour s'y attarder. Et elle a raison ! En revanche, ce CAP de couture semble effectivement avoir des choses à dire. Certes, il y a l'intuition de la professionnelle mais, surtout, il n'existe aucun lien apparent avec l'emploi de femme de ménage, celui de saisonnière, et encore moins avec la photographie. La thérapeute a – on s'en doute – pleinement conscience qu'Olivia a accepté des jobs alimentaires, n'ayant pas les moyens de faire la difficile. Toutefois, la psychanalyste opte pour établir un lien entre la couture et la réparation. « Racommoder » sera ainsi le « fil » conducteur... L'induction est choisie :

> « Personne ne raccommode un vieux vêtement avec une pièce d'étoffe neuve ; autrement, la pièce neuve tire sur le vieux tissu et le déchire davantage »...

Olivia laisse un long silence planer et poursuit, les yeux dans le vague :

> « Personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement la fermentation fait éclater les outres et l'on perd à la fois le vin et les outres. À vin nouveau, outres neuves »... Très long silence de l'analysante qui reprend tristement :

– *Tout ça est curieux... Ma mère s'est suicidée dans sa cave qui contenait beaucoup de bouteilles de vin. Je déteste le vin ! J'ai de quoi... Pas à cause de ce que je vous ai dit. Ce n'est pas le pinard auquel je fais allusion. Il paraît que lorsque je suis née, j'ai déchiré ma mère. C'est elle qui me le répétait sans cesse. C'est drôle mais quand quelqu'un a bu, on dit qu'il est « déchiré »... Hier, j'ai déchiré une photo de ma mère que je n'aimais pas. Elle était toujours au Canada et elle est photographiée aux côtés d'un Black. Chaque fois que je lui demandais qui était cet homme, elle me répondait qu'il travaillait à la poste, comme elle... En riant, l'analysante ajoute : Lui, il n'avait pas besoin d'avoir bu pour être noir... J'ai toujours eu un doute : a-t-elle couché avec lui ? A priori, elle ne l'a jamais revu quand elle est rentrée en France. Tiens, il ressemblait un peu à Obama mais il était chocolat de peau, pas café au lait ! Je déteste le café au lait mais... j'adore le chocolat noir ! Rire nerveux. Silence de la psychanalyste. L'analysante continue son monologue : Je n'ai pas eu de Noir, moi dans ma vie. Pourtant, je ne suis pas raciste. J'attire du **blanc de blanc**...*

La scansion – de type oral compte tenu du début de la cure de la jeune femme – donne lieu à une interprétation positive qui objective que le symptôme transgénérationnel autodestructeur, et alcoolique en particulier, chute...

Deuxième séance : Olivia est ravie, assure-t-elle, d'avoir commencé « une thérapie chrétienne ». Cependant, avant toute chose, il faut qu'elle raconte à sa psychanalyste qu'elle a

peur d'oublier un détail important : *Le Black s'appelait Ézéchiel, j'en suis sûre maintenant parce que ça faisait rire ma mère...*

La thérapeute choisit de débiter la séance en prenant un léger risque mais elle le fait par respect de l'insistance de l'analysante. Effectivement, qui dit « Période d'identification à la mère », comme nous l'avons vu au chapitre V, ne peut pas introduire précocement la notion de père mais si l'oralité est omniprésente dans l'induction, une cohérence peut tout de même s'établir. L'induction du jour se fera donc à la faveur d'Ézéchiel (XVII, 2) :

– *Comment entendez-vous cette citation de la Bible : « Les pères ont mangé des raisins verts, les dents des fils sont agacées » ?*

Longue hésitation d'Olivia...

– *Peut-être attendez-vous de moi une analyse mais ce passage me renvoie à un dentiste de quand j'étais petite et qui m'avait appareillée. Ça faisait comme des fils dans ma bouche. J'étais laide à cette époque. En plus, j'étais tombée d'une balançoire et il avait fallu me recoudre. Elle se fichait de mon apparence, ma mère. Elle préférerait jouer des heures devant sa glace. Toutes les femmes font ça, sauf moi ! Je me regarde rarement dans un miroir. D'ailleurs, j'ai un petit miroir minable, entouré de plastique rose, que j'ai toujours gardé. Je l'ai eu enfant. Je ne sais plus à quelle occasion. Il y a une marque dessus : « Roja ».*

La psychanalyste traduit, sans l'exprimer à l'analysante, *roja* par *rouge* en espagnol et au féminin. La séance piétine. La thérapeute demande à Olivia si elle aime le rouge à lèvres. Olivia fait la grimace :

– *Quand j'étais petite, ma mère – quand elle était en colère – écrivait des mots grossiers sur la glace de la salle de bains. Je comprends d'ailleurs aujourd'hui pourquoi je n'aime pas me regarder dans un miroir... Un jour, je n'ai pas compris, elle avait écrit un truc bizarre : « Mira ». Elle n'a jamais voulu me dire ce que ça signifiait. Ce mot m'a toujours hantée. Je sais – après recherches – qu'il s'agit – entre autres – d'un petit village espagnol. Si j'inverse, ça fait « Rami ». Je savais y jouer autrefois. C'est ma nounou qui m'avait appris. Elle s'appelait Conception... Ce n'est pas une plaisanterie.*

La scansion s'impose, ici, compte tenu de l'histoire d'Olivia : avortement + stérilité.

Troisième séance. Olivia, énergique, explique en tout début de consultation qu'elle est allée en primaire à l'école de l'Immaculée Conception. Le 8 décembre, dit-elle, l'établissement donnait toujours une fête pour célébrer la Vierge Marie. Elle est même montée sur scène pour un spectacle. Elle était déguisée en vieille dame. Une autre fois, pour Noël, elle faisait Balthazar :

– *Je n'ai jamais oublié qu'il portait de la myrrhe. Tiens, j'entends « Mira »... C'est vrai que Balthazar est de couleur noire. Comme l'Ézéchiel du Canada. Mira, rima... Ça rime... Pourtant, le postier, il n'avait rien d'un roi sur la photo. Mais c'est vrai que je fais des photos maintenant...*

La thérapeute intervient en demandant à son analysante si elle a entendu parler du « Festin de Balthazar » ? Oui, répond-elle, mais rien de précis. Elle sait que le roi Balthazar avait organisé une fête où le vin coulait à flots. Il y avait des femmes et des concubines. Tout le monde buvait. Les coupes étaient en or et elle croit se souvenir que cet épisode avait pour but d'attirer encore plus de richesses... Mais elle pense qu'il y a aussi une notion maléfique. Un prêtre avait un jour expliqué qu'il y avait dans le récit de Balthazar une notion d'avertissement, comme si **les jours étaient comptés**...

La scansion porte, ici, de façon significative sur la différence de jour concernant l'erreur d'état civil quant à la naissance d'Olivia, née – on se le rappelle – un 18 février, date modifiée et « transformée » en 14 février, ce qui vieillit donc « officiellement » l'analysante de quatre jours ! L'abréaction d'Olivia ne s'est pas fait attendre. En fait, elle avait incorporé une non résolution œdipienne de sa mère, non résolution qui avait engendré bien des ennuis à sa génitrice. Olivia réagit :

– *Je comprends maintenant que ma mère m'a menti : Ézéchiel avait dû être son amant avant qu'elle ne rencontre mon père. Elle a dû perdre un enfant métisse de lui âgé de 4 jours. Ce n'est que dans un second temps qu'elle a retrouvé ce Black, à la suite du décès de mon père... D'où cette photo et moi qui n'ai de cesse de vouloir m'imposer dans le milieu de la photographie en noir et blanc...*

La thérapeute est surprise de cette chronologie et demande à l'analysante d'où lui vient cette affirmation...

– *Je vous ai dit que ma glace rose portait la mention « Roja ». Ce qui signifie « rouge » au féminin en espagnol. Ma mère m'a toujours dit que mon père adorait qu'elle s'habille en rouge. Quand il est mort, elle n'a plus quitté le noir... C'est ce que j'ai compris il y a quelques minutes : si elle n'a plus quitté le Noir, c'est qu'elle le connaissait avant mon père, qu'il y a eu une rupture, union avec mon père, son décès, et re-noir... Renoir, mon peintre favori en plus...*

Jusque-là, l'enchaînement est logique mais la Psychanalyste chrétienne insiste sur l'enfant métisse qui serait décédé à l'âge de 4 jours... Olivia répond sans hésitation :

– *C'est cette séance qui restitue ce qui, pour moi, n'est finalement pas une réelle révélation. Ma mère, pour parler du temps passé, répétait sans cesse : « Ça fait quatre jours de ça... ». Or, elle s'est pendue et la corde peut ramener au cordon de la naissance. Mais cette précision, je la libère aujourd'hui. En plus, ma mère s'est suicidée le 10 janvier, soit 4 jours après l'Épiphanie...*

La psychanalyse n'étant pas à la recherche d'une vérité absolue puisqu'il ne s'agit pas d'une enquête identitaire, la thérapeute – considérant qu'Olivia avait très bien abrégé en démontant le fil de son autoanalyse – conclut cette séance difficile par un clin d'œil au stade psychogénétique traversé alors par son analysante : « Nous pouvons être assurés que par là où l'Esprit veut aller, les roues y vont » (Ézéchiel 1 : 20)...

Chapitre X

Les résistances psychogénétiques : le déclin de l'Œdipe

Dans une logique des choses, si l'adolescent n'est pas pathologiquement névrosé, il abandonne progressivement ses attirances amoureuses inconscientes pour son parent : c'est le déclin de l'Œdipe qui se situe globalement entre 16 et 18 ans. D'ailleurs, les premières vraies rencontres sentimentales se font durant cette phase. Il est très intéressant de constater que les Écritures Saintes, de leur côté, signalent cette période en la présentant comme un détachement sain, libérateur et évolutif pour toute jeune fille ou tout jeune homme. Ainsi, dans les Évangiles de Matthieu, de Marc, de Luc, est signalé à Jésus que sa mère et ses frères le cherchent. Le Christ répond en interrogeant : *Qui est ma mère ?* et désignant l'assemblée, il ajoute : *Mes frères sont là.* Il rappelle alors la loi divine : *Quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère...* La volonté de Dieu renvoie ici, entre autres, non seulement au rappel du respect de l'interdit de l'inceste mais aussi à un Commandement : *Tu quitteras ton père et ta mère.* Difficile d'être plus clair dans l'injonction faite à l'adolescent pour qu'il avance selon sa propre existence. À ce stade, il n'y a pas d'autre chemin possible. Combien de pathologies graves sont liées à la résistance de l'inconscient quand il a décidé de faire sa loi à lui et de refuser les avantages à vivre son autonomie en pleine conscience. Le désétayage, lors du déclin de l'Œdipe, n'est du reste pas chose aisée en cure analytique. Les « Tanguy » existent bel et bien. Jennifer en fait partie.

- Jennifer est âgée de 42 ans quand elle décide d'entamer une psychanalyse chrétienne. Ses parents sont catholiques, sans plus, dit-elle. Le père de Jennifer est issu d'un milieu horticulteur dans lequel son grand-père a fait fortune après-guerre. Cet homme, dès qu'il a pu, a établi un partage officiel de ses biens entre ses deux fils. Le géniteur de Jennifer a su très bien faire fructifier son capital. L'ensemble de cette famille vit sur plusieurs hectares, au même endroit géographiquement parlant, chacun possédant sa propriété propre : une sorte de « Dallas », bien que – encore une fois – chaque frère ait sa propre habitation (entre autres...). À l'âge de 20 ans, Jennifer a reçu, par acte notarié, une maison indépendante mais, là encore, sise sur les centaines d'hectares qui sont d'un seul tenant. Ses études ont été mauvaises. En classe de cinquième, elle a été orientée vers un secteur comptabilité (!) mais le cursus n'a jamais été achevé. Toujours célibataire sans enfant, elle fait de petits boulots. Elle travaille depuis maintenant 5 ans dans une entreprise de carrelage où elle fait rangements et petites manutentions. Elle s'en sort financièrement dans la mesure où elle n'a pas de loyer à payer. Elle ne trouve aucun intérêt dans son job mais, dit-elle, il lui permet de ne pas se désocialiser... Elle se sait nantie et potentiellement milliardaire de par sa filiation, ajoute-t-elle. Le motif de la prise en charge psychanalytique repose sur le fait qu'elle se sente obligée d'aller voir ses parents au moins deux fois par jour. D'ailleurs, c'est pratiquement au quotidien qu'elle partage leurs repas, déjeuner et dîner. Jennifer décrit ses géniteurs comme étant des personnes chaleureuses et conviviales, au point qu'il y a toujours des amis chez eux. Une ombre au tableau : les garçons, jeunes gens, jeunes hommes, puis hommes qu'elle leur a présentés, ne leur conviennent jamais. Lucide, Jennifer constate que si ses rencontres amoureuses ne sont pas toujours en adéquation avec des gendres idéaux, leurs défauts s'aggravent dès qu'ils mettent les pieds dans sa famille. Elle en est sûre et prend pour exemple Laurent. Elle avait 17 ans lorsqu'elle est sortie avec lui. Laurent en avait 21. Ce garçon allait en « boîte » comme les jeunes de son âge, c'est-à-dire qu'il aimait bien faire la fête mais « normalement ». En revanche, au bout d'un an de vie commune avec Jennifer, sous le toit familial (ce que Laurent avait difficilement accepté), il a sombré dans les drogues dures et a arrêté son travail de maçon progressivement. Elle l'a laissé pour rencontrer Mohamad. Le scénario s'est quasiment déroulé à l'identique : le jeune homme était employé dans une entreprise de nettoyage qu'il a finalement volée. Renvoyé par cette structure, elle a fait de même avec lui ! Il y a 2 ans, Jennifer a été présentée à Valentin de 16 ans son aîné. Oui, il

buvait un peu et la jeune femme l'avait constaté. Après quelques mois sous le même toit, soit la maison de Jennifer, Valentin a commencé à sombrer dans l'alcool au quotidien...

Le psychanalyste a suffisamment d'exemples pour savoir que l'inconscient de Jennifer n'a aucunement envie de quitter ses parents. Indépendamment du fait que son psychisme « choisit » des profils structureaux enclins à l'autodestruction, notons qu'elle s'arrange pour consulter à un âge où elle ne peut raisonnablement plus avoir d'enfant et ce, d'autant plus qu'elle traverse une période de célibat qu'elle ne désire pas rompre tant que ses problèmes ne seront pas réglés. Le thérapeute prend pour première induction un passage d'Esaië :

*Vous tous qui avez soif, venez aux eaux,
Même celui qui n'a pas d'argent !
Venez, achetez et mangez,
Venez, achetez du vin et du lait, sans
argent, sans rien payer !
Pourquoi pesez-vous de l'argent pour ce
qui ne nourrit pas ?
Pourquoi travaillez-vous pour ce qui ne rassasie pas ?
Écoutez-moi donc et vous mangerez ce qui est bon,
Et votre âme se délectera de ces mets succulents...*

Jennifer raconte alors que, contrairement à ce qu'elle a expliqué en entretien préliminaire, les repas en famille ne sont pas si agréables que ça. Sa mère prend toujours un air pincé, surtout lorsque le vin est servi. Jennifer est sûre, bien qu'elle ne l'ait pas connu et que l'histoire familiale n'en parle jamais, que son grand-père maternel, maçon, buvait. D'ailleurs, sa grand-mère maternelle est une femme odieuse : de façon indirecte et muette, on comprend qu'elle est dans le jugement, tient à souligner Jennifer. En fait, continue-t-elle, dans sa famille, on juge tout le temps :

– Il faut dire que ma mère m'a raconté quelque chose de grave...: Elle était enceinte de moi avant son mariage. La mère de mon père l'a forcée à aller chez une « faiseuse d'ange » pour la faire avorter et ça n'a pas marché. La preuve, je suis là ! Ma grand-mère était sûre que ma mère n'aimait pas mon père et qu'elle en voulait à son argent. Je déteste ma grand-mère paternelle. En plus, elle se croit invincible et là pour l'éternité. Elle se nomme Estelle et moi je l'ai baptisée Éternelle...

Le psychanalyste scansionne son analysante sur « Éternelle », interprétant cette ambivalence discursive comme le lien jusque-là indéfectible qui l'unissait à cette grand-mère bien complexe :

1°) – Estelle choisit une « faiseuse d'ange » qui permet au bébé de se développer et de venir au monde. Pour l'inconscient de Jennifer, la grand-mère paternelle n'est pas si mauvaise que cela...

2°) – L'inconscient de l'analysante a tout intérêt à rester « **accrochée** » à la filiation pour pouvoir vivre...

Le cas de Jennifer objective facilement les origines de la résistance au déclin de l'Œdipe. On voit bien dans cet exemple que le psychanalyste ne peut et ne doit rien laisser au hasard, même au tout début de la prise en charge psychanalytique.

Pour conclure l'interprétation, le thérapeute continue la lecture du passage d'Esaië afin que sa patiente parte rassurée face à l'ouverture sur l'extérieur que crée toujours chaque séance analytique, d'autant que sa naissance non désirée ne pouvait que l'angoisser quant à une existence hors du « nid ». Il est bien évident aussi que le principe et l'idée même d'une grossesse ne pouvaient que réactiver les blessures enfouies :

*Oui, vous sortirez avec joie
Et vous serez conduits en paix ;
Les montagnes et les collines éclateront d'allégresse devant vous,
Et tous les arbres de la campagne battront des mains.
Au lieu de l'épine se lèvera le cyprès,*

*Au lieu de la ronce croîtra le myrte ;
Et ce sera pour l'Éternel une gloire,
Un monument perpétuel, impérissable...*

Chapitre XI

Les évitements psychogénétiques

Quand le père ou le Père dit « non », il ne reste plus à l'inconscient qu'à trouver des solutions, voire *ses* solutions. Facile à formuler mais la complexité règne dans les limbes du psychisme. Ce terme *limbes* vient d'ailleurs du latin *limbus* qui signifie *bord, marge*. Pour la religion catholique, il s'agit de deux espaces dans l'au-delà qui marquent les portes de l'enfer. Du côté de la psychanalyse, le franchissement de l'Œdipe ne constitue pas (heureusement d'ailleurs !) une fin en soi : effectivement, l'inconscient ne va pas renoncer tout à fait aux élans amoureux pour les parents fantasmatiques. Aussi va-t-il davantage encore intemporaliser ses liens pulsionnels pour vivre de façon imaginaire cette relation d'amour singulière et utiliser, pour ce faire, le déplacement accouplé à l'évitement. Le mécanisme de défense se joue alors de la réalité en reliant cette histoire passionnelle interdite à une autre représentation qui donne l'illusion d'être indépendante du désir initial. Certes, si il y a une notion de détachement, celui-ci n'est qu'apparent étant soumis à un masque, un déguisement. Le rêve en est le témoin absolu. Indépendamment du processus de refoulement inhérent au fonctionnement onirique, il demeure quasiment impossible que l'être humain rêve de sexualité directe avec un de ses parents. En revanche, des éléments d'ébats sexuels avec une célébrité – que l'on ne connaît pas, par exemple – peuvent parvenir au réveil jusqu'à la conscience. Ainsi, lorsqu'il y a *déplacement*, il y a systématiquement *évitements*, en raison – à ce stade œdipien avancé – de l'angoisse restée vivace de (la menace de) la castration paternelle. Rappelons aussi que Sigmund Freud atteste que le complexe d'Œdipe ne se résout jamais complètement... Pour en revenir à la notion de limbes, notons que ce terme ne se retrouve pas dans la Bible, pas plus que chez les Pères de l'Église. On le découvre toutefois dans les courants de pensée scolastique, dès le début du XIII^{ème} siècle, clivant le principe selon deux limbes distincts : le limbe des enfants (*limbus puerorum*) et le limbe des patriarches (*limbus patrum*). En ce qui concerne le limbe des enfants, il se veut rassurant pour les petits d'Homme non baptisés lors de leur décès : leur âme, indigne du Paradis puisque soumise à la loi de cause à effet du péché originel, bénéficierait d'une zone intermédiaire neutre, sans souffrance ni grâce. Nous parlons, selon cette hypothèse, de l'avis de Grégoire de Nysse quant à ses travaux « Sur les enfants morts prématurément » ou encore de celui de Grégoire de Nazianze et son « Discours – XL 23 ». Ceci étant, cet état de neutralité ne convient pas du tout à Augustin d'Hippone qui s'y oppose formellement en affirmant que sans baptême, l'enfant est voué à l'enfer... De fait insiste-t-il sur la nécessité de faire baptiser le nouveau-né dès son premier cri. Peut-être est-ce malgré tout par culpabilité qu'Augustin d'Hippone précise que l'enfant hors baptême ne subit que « la peine la plus douce » ? Saint Thomas d'Aquin considère, de son point de vue, que l'âme des tout-petits connaît la béatitude, soulignant que « toute douleur est exclue de leur peine ». Le sujet reste donc ardu et le catéchisme de Saint Pie X ne fait aucune référence au limbe des enfants. Par contre, il confirme le limbe des Patriarches. Ainsi le chapitre 6 du Limbe des Pères reprend-il l'essence même du *limbus patrum* : Jésus-Christ libère l'âme puisqu'Il « est allé prêcher aux esprits en prison ». Ce courant scolastique fait donc allusion ici aux fondements de la Première épître de Pierre.

Avec ces reprises successives d'une réflexion sur l'au-delà et le devenir des morts, on comprend aisément qu'espoir aidant – par symbolique millénaire interposée –, l'inconscient ne craigne d'aucune façon le principe même d'intemporalité. L'imaginaire s'empare d'ailleurs très souvent de l'hypothèse qu'après la disparition du corps biologique, quelque chose survit...

• Mylène, 25 ans, souffre – dit-elle à son Psychanalyste chrétien – de voir sa mère souffrir toujours autant de la mort de son garçon de 10 ans, atteint d'une tumeur cérébrale. Le décès remonte à quatre ans maintenant. L'analysante, pour sa part, est sûre d'avoir fait son

deuil. Par contre, elle s'occupe de ses parents dès qu'elle le peut, refusant le moindre déplacement qui l'éloignerait de ses géniteurs. Ce choix déstabilise son propre couple. Toutefois, ce qui chagrine beaucoup Mylène c'est que Léo n'était pas baptisé. Le thérapeute chrétien, sentant l'inconscient de son analysante submergé lors de cette consultation, lui propose en induction le principe de la miséricorde divine. Il s'étaye sur l'Évangile de Marc : « Laissez les enfants venir à moi, ne les empêchez pas »...

Mylène laisse planer un silence inattendu. Elle pleure, puis parle sans interruption pendant très longtemps de son père devenu inaccessible depuis la maladie de Léo. Elle ajoute qu'elle ne sait plus quoi imaginer pour le faire « souffrir ». Mylène n'entend pas son lapsus. Le thérapeute laisse passer. L'analysante rationalise en expliquant qu'elle se réfugie de plus en plus dans les écrits de Charles Baudelaire et, en particulier, dans « Les fleurs du mal »... La scansion s'impose – bien entendu – sur « mâle ». L'interprétation peut se limiter ici à sa plus simple expression, comme c'est le cas souvent en séance individuelle dans la mesure où trop d'explications affaiblirait la qualité de la libération de l'affect. Quoi qu'il en soit, précisément dans ce passage de la cure analytique de Mylène, il est aisé de constater que très inconsciemment, elle avait utilisé jusque-là la peine de son père pour chercher à vivre son Œdipe avec lui.

Le surmoi peut avoir une sorte de complaisance dans ce type de comportement, d'une part parce que tout décès touche au transgénérationnel, d'autre part puisque Mylène se servait, comme base d'évitement (de la castration) d'une grande valeur humaine : la compassion liée à la peine... Ceci dit, l'aval surmoïque ne pouvait durer « éternellement » car Léo n'était de toute façon pas son fils (celui qu'elle avait fantasmé avoir eu avec son père) et, en parallèle, le surmoi ne peut cautionner les tentatives de stratégie douteuse *ad vitam eternam*. Effectivement, cette instance – qui peut parfois être assez lente à réagir car chaque filiation abrite un surmoi d'inégale intensité –, et même si elle véhicule une sorte de destin punitif le cas échéant, a aussi, paradoxalement, le souci de la pérennité de la race, c'est-à-dire de la vie.

Le Psychanalyste chrétien, après avoir expliqué à Mylène le processus visionnaire de tout inconscient en lui précisant que « Les fleurs du mal » avaient à l'origine pour titre « Limbes », lui rappelle que Jésus-Christ incite l'Homme à évangéliser face au mal afin d'apporter la vie, proclamant « Laisse les morts ensevelir leurs morts et toi, va annoncer le royaume de Dieu »...

Chapitre XII

La sublimation

Il est fréquent de rencontrer des personnes qui, tout au long de leur existence, ne trouvent jamais l'énergie de regarder du côté du petit coin de ciel bleu, aussi infime soit-il, qui leur est attribué au quotidien. Effectivement et même si l'existence se montre souvent difficile, voire insupportable, une journée – quel que soit le drame traversé – nous sollicite à certains moments pour que nous levions les yeux sur du positif. Ainsi, Mikhaël Aïvanhov, maître spirituel et philosophe français d'origine bulgare, prend pour exemple une hospitalisation : il précise que même dans ce cas-là, même si la douleur physique et l'inquiétude rythment les heures, il existe toujours dans cet espace-temps de petites phases de repos, de récupération, une visite optimiste d'un proche, un membre du personnel sympathique... Autrement dit, les signes de vie s'infiltrent avec force rappelant que tout est possible lorsqu'on décide de s'accrocher en regardant en direction de la lumière... D'ailleurs, les Psaumes appellent que

*L'Éternel est ceint de force ;
Aussi le monde est ferme, il ne chancelle pas...*

Cependant, il est bien évident que la foi joue un rôle prépondérant et déterminant dans la confiance en soi et en sa destinée. Les végétaux, *a priori* non doués d'imagination et encore moins de pensées, nous envoient toutefois une belle leçon d'espérance. Ainsi suis-je toujours émerveillée de constater la vigueur d'une plante qui jaillit d'une pierre, pointant avec fierté sa tige, ses feuilles, sa fleur en direction du soleil et donc du ciel ! Quel enseignement gratuit d'une foi indéfectible... Mais alors pourquoi l'être humain éprouve-t-il autant de difficultés à accéder et à croire en une dimension invisible de lui dans la matière ?

Le docteur Joseph Murphy, brillant psychologue américain d'origine irlandaise, transmet une explication très cohérente en soulignant, dans chacun de ses écrits, que chaque problème a sa réponse. Par contre, l'impatience de l'être humain constitue la plus grande entrave à l'obtention de la réalisation de ses désirs. Jacques Lacan, lui aussi, nous encourage à attendre... Nous sommes des gens exigeants. Nous désirons que nos souhaits se manifestent tout de suite mais nous oublions surtout que le temps est, en règle générale, notre plus solide allié... Prenons un exemple pétri de paradoxes : nous piétons d'impatience en attendant un résultat favorable, conforme à nos aspirations, mais nous ne sommes pas pressés de vieillir ou de... mourir ! Or, l'inconscient ne possède aucun moyen de gérer des positions psychiques aussi éloignées. Et ça, nous ne voulons pas l'admettre. Nous n'hésitons pas, quand les aiguilles de l'horloge universelle semblent stoppées, à compulsiver nerveusement la Bible qui peut – comble du désespoir – s'adresser à nous au futur ! Il ne s'agit ainsi que de « promesses de paix », comme Michée, lu et relu, qui nous impose toujours et encore une latence d'une hypothétique durée :

*... En ce jour-là, dit l'Éternel,
Je recueillerai les boiteux,
Je rassemblerai ceux qui étaient chassés,
Ceux que j'avais maltraités...*

Quand tout va à peu près bien, accepter que le dénouement d'une simple contrariété intervienne dans un délai inconnu reste encore concevable. En revanche, lorsqu'une ambiance dramatique ne trouve pas d'issue après des mois, voire des années, il n'est pas toujours intégrable consciemment que les signes pourtant « parlants », annonceurs d'une libération à venir, ne se manifestent pas concrètement dès que nous les voyons. Le désarroi peut d'ailleurs

aller jusqu'à nous mettre carrément à terre. Ayons alors le courage d'aller un peu plus loin dans Michée :

... *Pourquoi maintenant pousses-tu des cris ?
N'as-tu point de roi, plus de conseillers,
Pour que la douleur te saisisse
Comme une femme qui accouche ?
Fille de Sion, souffre et gémis
Comme une femme qui accouche !
Car **maintenant** tu sortiras de la ville
Et tu habiteras dans les champs,
Et tu iras jusqu'à Babylone.
Là tu seras délivrée...*

Ainsi, quand le Psychanalyste chrétien se trouve confronté à l'état dépressif de son analysant, lié à un sablier imaginaire qui n'en finit pas d'écouler son sable, il aborde ce temps relatif – d'un individu à un autre – d'une histoire à une autre – de façon spécifique. Nous l'avons vu, la temporalité entraîne du désarroi. C'est comme si l'être humain allait de déception en déception. Explications.

Dans la période d'oralité où l'inconscient est en lien étroit avec sa mère, le psychisme développe la mémoire d'une maman qui dit plutôt *oui* à tout. Et surtout, qui répond très rapidement aux demandes de son bébé. En évoluant, c'est-à-dire durant la période dite anale où l'inconscient découvre le père, les choses changent : le petit d'Homme a grandi, a moins besoin de soins constants en termes d'horaires, marche maintenant, mais le père peut lui donner l'impression de refuser de l'aider à parvenir à ses désirs immédiatement. Quant à la longue période œdipienne, elle génère des perspectives encore plus interminables : attendre d'avoir atteint – pour être dans le respect de l'interdit de l'inceste – l'âge de rencontrer une jeune fille ou un jeune homme pour vivre normalement sa vie amoureuse... Décidément, l'Homme est destiné à toujours remettre à plus tard...

Le thérapeute chrétien, et c'est heureux, dispose d'une induction tout à fait adaptée à l'analysant qui ressent des doutes quasi invalidants sur son avenir : le principe d'humanisation qui a le pouvoir de supporter les délais imposés par tout chemin de vie. Ainsi, « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » résume ce très grand Commandement.

S'aimer, au sens noble, ne prend pas en compte fondamentalement la notion réelle de temps. Preuve en est : nous ne nous voyons pas vieillir psychiquement (la partie intéressante du fantasme se situe là, *de facto*) : à quelque âge que ce soit, nous rions de plaisanteries particulièrement infantiles et ça nous fait du bien ! Nous avons tous des souvenirs, plus ou moins récents, de personnes très âgées riant aux éclats, de bon cœur et, à la réflexion, sur des sujets très enfantins ! Cet exemple montre combien le temps se « joue » de nous. Cette sorte d'état impermanent nous offre la possibilité d'envisager notre interlocuteur à l'identique. J'entends par-là que lorsqu'un membre de notre entourage, devant une difficulté, agit, voire fuit, comme un enfant, ne le jugeons pas ! Humaniser revient donc à accueillir notre interlocuteur en cherchant à saisir où se situent ses angoisses et de les accueillir précisément comme nous le faisons quand un enfant nous raconte son horrible cauchemar en pleurant. Oui, nous avons une âme d'enfant ! À nous de réaliser le fait qu'elle est beaucoup plus pure que ce que nous le croyons. Certains pourraient me rétorquer que sur terre, les méchants, les pervers, les assassins, les malhonnêtes, les traîtres sont légion. Je le sais et ne fais pas preuve ici de dénégation mais pourquoi ne pas imaginer que quelqu'un de leur entourage, lorsque tous ces damnés étaient petits, a pu leur voler leur enfance ? Cette évidence est malheureusement très et trop fréquente. Ensuite, rien ne nous empêche de nous mettre en lien – parfois en prière quand la rencontre n'est pas possible – avec celui ou celle qui nous fait horreur. Ce lien – aussi discret, aussi muet soit-il – aura pour sens de réfléchir aux pulsions immatures de l'agresseur pour pouvoir entendre quelque part battre son cœur d'enfant...

Très jeune psychanalyste, un Psychanalyste chrétien, prêtre septuagénaire, me confia un jour qu'il avait suivi pendant un peu plus de deux ans Raymond, un patient très abîmé par

la vie. Cet homme avait mené une existence dissolue, eu un enfant qu'il n'avait pas reconnu et dont il ne s'était jamais occupé. Cet analysant lui avait été adressé par un médecin après avoir diagnostiqué un cancer de la gorge. Ce malade avait beaucoup fumé et bu plus encore. Le thérapeute me fit partager le principe de la cure qu'il avait menée avec ce profil autodestructeur. Il me dit que la première fois qu'il l'avait reçu, Raymond était très agité. Une agitation comme on peut la constater chez un enfant qui a envie de se lever de table et de partir en courant. *À cette minute précise*, ajouta le psychanalyste, *j'ai su qu'avec Raymond, il ne fallait pas se mettre à table. Je me suis autorisé*, développa le praticien, *à ne jamais faire allusion à la bouche*. Il précisa que chaque semaine amenait une sorte d'apaisement bien que le cancer de Raymond ne lui donnait que peu de répit. Il continuait à fumer un peu mais l'alcool ne faisait plus partie de son quotidien. Il n'avait jamais replongé. Une seule ombre au tableau : l'analysant s'inventait une compagne comptable à ses côtés, ce à quoi ne croyait pas le thérapeute car des détails ne collaient pas. Le psychanalyste me dit que, là encore, contre toute logique analytique, il accueillait la déformation de la réalité sans relever les incohérences. Petit à petit, l'analysant se construisait une existence fantasmatique que le thérapeute laissait se dérouler... C'est par le journal local qu'il apprit le décès de son analysant. Renseignements pris, Raymond était mort tranquillement dans son lit... Le Psychanalyste chrétien m'affirma que malgré une cure analytique pas toujours méthodologique, il savait son patient en paix maintenant...

À chacun donc ses sublimations, me lança le thérapeute de Raymond. Il justifia son propos en expliquant que cet analysant l'avait souvent renvoyé – sans le savoir – à un passage de Matthieu : « En priant, ne multipliez pas de vaines paroles car Dieu, votre Père, sait de quoi vous avez besoin avant même que vous le lui demandiez »... Pour ce Psychanalyste chrétien, Raymond l'avait **guidé**, lui faisant saisir, lors de chaque transfert, ce dont l'inconscient de son analysant avait besoin. *J'avais un enfant devant moi*, me dit-il, *mais, malgré ses digressions mythomaniaques parfois, il me permettait de sentir combien son âme était restée pure malgré ses descentes aux enfers*. Ne comprenant pas la totalité de ce raisonnement, mon interlocuteur me vint en aide : *Vous savez très bien que beaucoup de ceux qui sont les premiers seront les derniers et beaucoup des derniers seront les premiers...* Il me fit intégrer, passant de Matthieu à Marc, que Raymond était un semeur (comme chaque analysant, aussi en échec soit-il) car *le semeur est celui qui sème la Parole...* Il continua en récitant Luc : *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui lui obéissent...*

Le Psychanalyste chrétien sentait, à juste titre, que je m'impatientais un peu, sachant « tout » cela. De fait, enchaîna-t-il : *Raymond compulsait beaucoup sur le terme « fois » qui ne pouvait pas vraiment être scansionné en utilisant « foi » car il se disait athée jusqu'à la moelle !* Le thérapeute m'indiqua que lui était alors souvent venu à l'esprit, durant les séances de cet analysant, un passage de Matthieu : *Ta foi est grande, qu'il te soit fait comme tu veux...* Or, quelque temps après son décès, le thérapeute rencontra le médecin-traitant de Raymond qui, navré, lui précisa que la pathologie de ce malade avait dégénéré en cancer du foie... Finalement, Raymond était resté **fidèle** à lui-même. *La preuve*, insista le Psychanalyste chrétien, *que le Royaume de Dieu est en chacun de nous...*

Épilogue

Ézéchiel véhicule la parole divine à l'image de la posture professionnelle adoptée par le Psychanalyste chrétien tout au long de sa pratique : « Je mettrai en vous mon esprit et vous vivrez »... Ainsi l'induction constituée d'un fragment des Écritures Saintes entraîne-t-elle l'imagination, à l'instar de la pensée shakespearienne, à « donner un corps aux choses inconnues ». En psychanalyse, ce terme *inconnues* renvoie à la notion de *refoulement*, comparaison qui permet une fois de plus de constater qu'une thérapie chrétienne s'impose comme une manière douce d'initier l'inconscient à *aimer* sa destinée divine, quelle qu'elle soit. La psychanalyse freudienne aide l'inconscient à *accepter* sa destinée, quelle qu'elle soit.

Si ce livre a soulevé la question de savoir à quel profil d'analysant s'adresse la psychanalyse chrétienne, des thérapeutes croyants – attirés par cette pratique inductrice spécifique – peuvent se demander à leur tour quelles caractéristiques ils doivent présenter pour s'installer en tant que Psychanalyste chrétien ?

En premier lieu, il faut aimer les métaphores. Ce terme, issu du grec *transport*, convient donc tout à fait à la notion de *déplacement*, soit de *transfert* propre à la cure analytique. S'y ajoute une notion de *similitude*, d'*analogie* mais aussi de *substitution*. On retrouve ici ce qui constitue la psychanalyse avec les registres psychogénétiques d'*identification*, de *confusion*, d'*évitement*. Ajoutons à ces correspondances une spécificité métaphorique supplémentaire qui lit un mot à un autre pour insister sur une portée se voulant plus riche que le sens initial de la pensée. Là encore, le lien avec la méthode psychanalytique est manifeste : nous pouvons y voir la *chaîne des signifiants* ou *discours*, composée de morphèmes et de phonèmes, le « *parlêtre* » selon le néologisme lacanien, « *parlêtre* » qui utilise savamment la *condensation* qui nourrit comme but de préparer au langage (acceptable). Celui-ci sera désarticulé et ré-articulé en fonction de l'histoire de l'analysant, tout comme les inductions bibliques offrent la possibilité d'une centration ré-appropriable puisqu'elles font écho avec la généalogie du sujet et son existence présente.

En second lieu, il est nécessaire d'aimer les images, au sens figuré. Autrement dit, le Psychanalyste chrétien doit abriter la faculté de déclencher son imaginaire rapidement dès l'évocation d'un propos particulièrement résistant de son patient, phénomène qui se produit d'ailleurs lors de chaque séance, on s'en doute... Ce mécanisme méthodique a vocation et nécessité, pour le thérapeute, de retrouver sur l'instant un passage de la Bible, par exemple, qui sera parfaitement en adéquation avec la souffrance du consultant.

En troisième lieu, et c'est logique, le thérapeute chrétien doit posséder suffisamment de connaissances religieuses pour agir et réagir du début de la consultation jusqu'à l'interprétation du déroulement de la séance.

Mais finalement, devient-on Psychanalyste chrétien par hasard ?

Je ne reviendrai pas, bien sûr, sur cette idée de hasard qui n'existe pas pour la psychanalyse. Cependant, il ne faut pas se leurrer. Être Psychanalyste chrétien est l'aboutissement paradoxal de deux positions spirituelles différentes :

> 1°) – Si le thérapeute chrétien appartient à une famille croyante et a reçu dans son enfance une éducation religieuse, il aura dû se dégager – adulte – des principes de cette éducation pour identifier si sa foi relevait fondamentalement de son désir (et non des diktats familiaux).

> 2°) – Si le Psychanalyste chrétien a été élevé en libre-penseur, il aura dû identifier – adulte et à la réflexion – que la religion ou la spiritualité ne sont pas une fonction compensatoire aux difficultés, aux épreuves ou aux drames qu'il a traversés dans sa vie.

Ces deux points peuvent apparaître une évidence mais ils n'en demeurent pas moins incontournables à intégrer. La foi, en aucun cas, ne peut être une affaire de famille ! Il s'agit d'une partie de l'inné qui est un des déterminants de sa propre destinée. Authentifier cette particularité reste malgré tout aisé : la foi ne doit connaître aucune fluctuation par rapport aux événements de l'existence. À l'inverse, qui n'a jamais entendu dire à une personne qui se targuait d'être croyante et pratiquante jusqu'au jour où elle a connu un drame : *Si Dieu existait, « ça » il ne l'aurait pas permis*... La foi sincère est un processus libidinal stable qui ne faillit pas en fonction de ce qui nous peine, nous inquiète, nous angoisse. Si les problèmes sont souvent déroutants, au croyant d'analyser ce passage tout aussi déroutant de Matthieu : « Tout ce que vous demanderez *avec foi* dans la prière, vous le recevrez »... Effectivement, certains me diront qu'ils ont prié avec *conviction* pour que leur enfant ne décède pas et leur enfant est mort. D'autres me diront qu'ils ont prié avec *sagesse* et prient toujours pour trouver un emploi qui ne vient pas. D'autres encore me diront qu'ils prient avec

ferveur pour arrêter leur problématique d'addiction et ils continuent à fumer, à boire ou à se droguer... Mais que font-ils alors ces suppliants de la *confiance* ?

Prier nécessite de faire confiance. Ce terme vient d'ailleurs du latin *confidentia*, qui a donné *fiance* (*foi*). Ainsi les *fiancés* scellent-ils une promesse d'alliance. Prier oblige absolument à la promesse. Et que faisons-nous la plupart du temps quand nous subissons une difficulté sérieuse ? Certes, la solution s'impose vite à nous : la prière ! Nous sommes de fait en général étonnés de ne pas être exaucés, de préférence tout de suite... Pourtant, la raison est simple : quelle promesse d'alliance avons-nous scellée au préalable qui sera à appliquer lorsque nous aurons obtenu ce que nous désirons le plus ardemment, du fond du cœur ? Soyons honnêtes... Mais aucune vraie promesse ! Or, la promesse est un serment. C'est ainsi d'ailleurs que Confucius préfère nous prévenir de l'ampleur de la tâche : « Examine si ce que tu promets est juste et possible car la promesse est une dette » ! Oui, la promesse est une véritable dette. Lorsque nous prions, cette promesse peut être même implicite : reconnaissez que nous serions prêts à tout, à l'instant de la prière, pour obtenir le dénouement favorable tant attendu. Prêts à tout mais dans ce moment... virtuel : le temps de la prière ! Jérémie, à son tour, anticipe nos velléités de promesse : « Appelez-moi et je vous répondrai, et je vous **montrerai de grandes et de puissantes choses que vous ne connaissez point** »... Jérémie exprime très bien le fait que la promesse engage et pour longtemps mais c'est là où le bât blesse ! Être Psychanalyste chrétien ne doit donc omettre ni la perspective d'alliance, encore moins celle de promesse... à tenir. Mais de quelle promesse s'agit-il dans cette profession ?

Outre le fait que le Psychanalyste chrétien – comme tout psychanalyste – ne peut en aucun cas faire la moindre tentative de transgression de la règle analytique postulée par Sigmund Freud, le thérapeute chrétien doit envisager une autre obligation à respecter tout au long de sa pratique et qui n'appartient qu'à sa spécificité professionnelle : ses patients sont les enfants de Dieu. La psychogénéalogie, en psychanalyse classique, fait des liens avec les parents de l'analysant, ses grands-parents, ses oncles et tantes, ses aïeux, sa fratrie etc... Si cette règle appartient aussi au registre de la psychanalyse chrétienne, il faut prendre en compte systématiquement un autre « Père » : Dieu. Un Père bien présent mais qui ne parle pas avec des mots audibles, qui ne fait pas de façon concrète pour l'humain. La fonction paternelle s'en trouve « sacrament » modifiée, c'est-à-dire que le Psychanalyste chrétien doit aborder la différence – qui appartient au registre paternel – comme étant de l'ordre du divin. Prenons un exemple : imaginons que Monsieur D., suivi par un psychanalyste non chrétien, parle à son thérapeute de nyctophobie (la peur du noir). Cette phobie sera une invitation à revisiter et à analyser ce qui « gêne » ce patient. En revanche, si Monsieur R. est suivi par un Psychanalyste chrétien, la nyctophobie sera décortiquée au Nom-du-Père, soit : la peur du noir n'existe pas à l'intérieur de l'inné ; c'est une illusion que s'est forgée progressivement l'inconscient sous la houlette de mauvaises représentations liées à l'immaturation psychologique. Ainsi, la promesse que doit se faire le Psychanalyste chrétien repose systématiquement sur le fait que toute souffrance s'étaye sur une illusion. Joël (3 : 10) le sait, lui qui assène : « Que le faible dise, je suis fort »... En apparence, cette suggestion rejoint les vues freudiennes mais en apparence seulement. Le psychanalyste non chrétien ne s'approprie bien entendu jamais la « guérison » de ses analysants mais il sait qu'il y a contribué, ne serait-ce que par le choix qu'il a fait de la nature discursive du renvoi de chaque transfert. Le Psychanalyste chrétien ne considère jamais qu'il a réellement contribué à la délivrance de ses patients : pour lui, la promesse qu'il reconduit chaque jour, dans l'exercice de sa profession, lui est insufflée par Corinthiens : « Si quelqu'un veut éprouver de la fierté, qu'il place sa fierté dans le Seigneur »...